

CLÉLIE,
HISTOIRE ROMAINE
TOME 5 - HERMINIUS

MADELEINE DE SCUDÉRY



Éditions l'Escalier

Clélie,
histoire romaine

Un roman précieux
par Madeleine de Scudéry

1660

Tome cinquième sur dix
Texte intégral

Herminius



L'ensemble des dix tomes de Clélie, histoire romaine, a été publié entre 1654 et 1660, signé par le frère de Madeleine de Scudéry. Celui-ci ne semble avoir participé à l'élaboration de cette œuvre qu'en tant que conseiller (pour les scènes de guerre, notamment), mais il était à l'époque préférable d'être édité sous un nom masculin.

Cette présente édition de 2022 rassemble le texte intégral de ce roman précieux publié en plein âge baroque. Seuls certains termes ont été actualisés (après-dîner pour après-dînée, par exemple) ; et certains aspects de la structure du texte modernisés (comme la présentation des dialogues avec usage de tirets).

Pour le reste (comme pour le féminin de «amour»), rien n'a été changé.

TROISIÈME PARTIE

Aronce était sans doute le plus malheureux de tous les hommes, d'être prisonnier d'un prince que la Fortune avait abandonné, d'un prince qui était son rival. Mais il se trouvait encore plus malheureux par la cruelle pensée qu'Horace menait Clélie à Rome. Ce n'est pas qu'il ne fût bien aise qu'elle ne fût plus sous la puissance de la cruelle Tullie, ni sous la tyrannie de Tarquin mais c'est qu'il n'y avait rien de si rigoureux pour lui que de penser qu'Horace redonnait la liberté à Clélie. Il est vrai que s'il eût su ce qui se passait dans le cœur de cette belle personne, il eut été consolé, car encore que mille raisons dussent lui donner de la joie d'aller à Rome, il y avait pourtant des instants où elle avait un extrême chagrin de voir que c'était Horace qui l'y conduisait. Elle appréhendait même qu'Aronce et lui n'en vinsent aux dernières extrémités, quoiqu'Horace fût infiniment obligé à Aronce, et lorsqu'elle s'imaginait qu'elle allait revoir en un même lieu Aronce, Horace et le Prince de Numidie, elle appréhendait encore mille malheurs car elle ne comprenait pas, après avoir vu combattre si vaillamment son cher Aronce dans la cour du palais de Tullie, qu'il pût être hors de Rome. Elle craignait quelquefois qu'il ne fût blessé, et même qu'il ne fût mort, de sorte que de si cruelles pensées ne la laissaient pas jouir en repos de la douceur que la liberté de sa patrie et sa propre liberté lui devaient donner. Pour Horace, la joie de voir Tarquin détruit, Rome délivrée, et sa maîtresse en sa disposition, occupait si fort son cœur, qu'il fut quelque temps sans se souvenir qu'il n'était point aimé et que son rival l'était. À la fin, ayant tourné les yeux sur le visage de Clélie qui rêvait alors profondément et qui rêvait avec beaucoup de marques de tristesse, il s'imagina qu'Aronce était l'objet de sa rêverie. Si bien que rappelant en un moment dans sa mémoire toutes ses marques de tendresse que cette belle fille avait données à son rival en diverses occasions, et toutes les cruelles choses qu'elle avait faites contre lui, l'assiette de son esprit changea tout d'un coup et ce qui faisait sa joie un instant auparavant, augmenta même sa tristesse. En effet, quand il vint à s'imaginer qu'en ramenant Clélie à Rome, il la ramenait en un lieu où il pensait trouver Aronce à qui il devait la vie, il en eut le cœur sensiblement affligé et il ne s'en fallut guère qu'il ne changeât de dessein, et qu'il ne se retrouvât dans les mêmes sentiments où il avait été autrefois, lorsqu'il avait enlevé Clélie le jour de cet effroyable tremblement de terre et lorsqu'il l'avait défendue contre le Prince de Numidie sur le lac de Trasimène.¹ Mais quand il se souvenait que cette violence lui avait acquis l'aversion de Clélie, que depuis cela il avait été plus malheureux qu'auparavant, et qu'Aronce n'avait touché le cœur de cette admirable fille que par la grandeur de sa vertu, il demeurait ferme dans la résolution qu'il avait prise de ne vouloir plus songer à détruire Aronce dans son esprit, par nulle autre voie qu'en tâchant, s'il était possible, d'être encore plus vertueux que lui. Ainsi il se trouvait que Clélie et Horace pensaient à Aronce, quoique ce fût par des motifs bien dif-

¹ Voir tome 1.

férents et qu'Aronce pensait à Horace et à Clélie, avec des sentiments qui ne se ressemblaient, non plus que les deux passions qui les faisaient naître. Il est pourtant certain qu'ils n'avaient qu'une même cause car si Aronce n'eût point eu d'amour pour Clélie, il n'eût point eu de haine pour Horace. Horace de son côté eût tendrement aimé Aronce si Aronce n'eût pas aimé Clélie et Clélie eût eu de l'amitié pour Horace, si elle n'eût pas été sensible à l'amour d'Aronce. Mais ce qu'il y avait de rare était que le Prince de Numidie tout brave et tout bien fait qu'il était, était moins haï de ses rivaux qu'ils ne se haïssaient entre eux, parce qu'ils ne croyaient pas qu'il eût nulle part à l'affection de Clélie. Pour Tarquin, il avait dans le cœur tout ce que l'ambition malheureuse et vindicative peut inspirer de plus cruel, et tout ce qu'une amour méprisée et une jalousie effroyable peuvent faire sentir de plus rigoureux. Mais parmi tout cela, il avait de la fierté et de la grandeur de courage et l'on peut dire qu'en tombant du trône il était pourtant demeuré debout car au milieu de tant de chagrin, il pensait avec assez de fermeté aux remèdes qu'il pouvait chercher à de si grands maux et il trouvait aussi quelque douceur à tenir en sa puissance le seul amant aimé de Clélie. Il espéra même que cela lui pourrait servir à remonter au trône, de sorte que ce malheureux prince, qui par le seul souvenir de tous ses crimes devait craindre que l'avenir ne fût encore plus fâcheux pour lui que le présent, ne laissa pas d'espérer et d'aller vers Tarquinie avec une fermeté qu'Aronce même ne pouvait s'empêcher d'admirer.

Pendant que ce fier tyran et cet illustre prisonnier allaient à Tarquinie qui était tout contre Ceres, Horace avec ses gens conduisait Clélie et Plotine à Rome, comme je l'ai déjà dit. En y allant ils virent une femme bien faite au bord d'un petit bois, qui apercevant tant de gens à cheval se voulut cacher, n'ayant avec elle qu'un vieux pasteur qui lui servait de guide et dont on connaissait la condition parce qu'il avait sa houlette à la main. Si bien que cet objet donnant de la curiosité à Clélie à cause que ses malheurs lui avaient enseigné à plaindre ceux des autres, elle regarda attentivement cette femme qui avait voulu se cacher lorsqu'elle avait aperçu une si grande troupe de gens. Mais à peine eut-elle attaché ses yeux sur cette personne que la montrant à Plotine elles crurent voir Cefonie. Clélie faisant alors un grand cri en appelant Horace par son nom : « Eh ! de grâce, lui dit-elle, faites que cette femme que vous voyez revienne à Rome avec moi, elle ne me discerne sans doute pas au milieu de tant de gens de guerre, elle fuit une amie qu'elle chercherait avec beaucoup de soin si elle pensait la trouver. Mais pour vous obliger à faire ce que je veux, sachez que c'est une des prisonnières d'Ardée qu'elle s'appelle Cefonie, et que je l'aime si tendrement que vous me ferez un grand plaisir si vous pouvez me la redonner. »

Clélie n'eut pas plutôt dit cela, qu'Horace après avoir commandé aux principaux des siens de prendre garde à elle, poussa son cheval suivi de quelques-uns de ses gens et de quatre hommes de qualité seulement, qui n'avaient pas entendu ce que Clélie avait dit, et fut vers le lieu où il avait vu cette femme et ce vieux berger. Comme le bois n'était pas fort épais, il les aperçut dès qu'il y fut, et les joignit aisément car le guide de cette personne étant à pied et elle aussi, ils n'avaient pu fuir avec beaucoup de diligence. À peine fut-il assez près pour pouvoir être entendu de cette femme, qu'élevant la voix, « De grâce aimable

Cefonie, lui dit-il, ne fuyez pas l'admirable Clélie qui m'envoie vers vous, et ne fuyez pas un homme qui connaît votre mérite sans vous connaître et ne cherche qu'à vous servir. »

À ces mots, Cefonie tournant la tête, s'arrêta et reconnut son cher Persandre, qui était un de ceux qui accompagnaient Horace. Mais si elle eut une joie incroyable, Persandre de son côté qui n'était principalement sorti d'Ardée que pour apprendre ce qu'elle était devenue, et qui avait eu beaucoup de douleur de ce que Plotine lui avait dit qu'à son avis elle était avec Tullie, fut si surpris de la voir en ce lieu, qu'à peine pouvait-il parler car Horace avait tant de choses dans l'esprit, qu'il ne lui avait point dit en avançant vers elle que ce fût Cefonie, et Plotine n'avait pas eu le temps de le lui dire tant il avait eu de précipitation à suivre Horace. De sorte qu'à peine Persandre pouvait-il revenir de l'étonnement où il était. Mais pendant qu'Horace avançait vers Cefonie et qu'elle l'attendait sans savoir encore si elle devait croire un homme qu'elle ne connaissait point, ce vieillard qui lui servait de guide ayant tourné la tête et reconnu Horace, acheva de se tourner vers lui et regardant fièrement ce vaillant Romain en lui présentant le fer de sa houlette : « Quoi ! lâche, lui dit-il, Clélie est une seconde fois en ta puissance ! Il ne te suffit pas de me l'avoir arrachée d'entre les bras auprès de Capoue ? »

À ces mots Horace regardant attentivement celui qui lui parlait, connut que c'était Clélius père de Clélie. À peine l'eut-il reconnu, que descendant de cheval, il s'avança vers lui avec une action suppliante. « Eh, généreux Clélius, lui dit-il, que j'ai de joie de me voir en état de réparer mon crime, et de pouvoir remettre entre vos mains cette merveilleuse fille, qu'une trop violente passion me força d'en arracher, car enfin, sachez aujourd'hui que quoique j'aie toujours la même affection pour votre admirable fille, je n'ai pourtant plus les mêmes sentiments. En effet, au lieu de l'enlever, je ne songe qu'à la mener à Rome, et je viens de la tirer de la puissance de Tarquin et de Tullie, comme vous le pouvez savoir de sa bouche, puisqu'elle est à deux cents pas d'ici. Au reste, vous ne pouvez pas douter que la vertu ne soit effectivement revenue dans mon cœur, car je suis à la tête de deux cents chevaux et par conséquent en pouvoir de disposer de la liberté de Clélie. Mais bien loin d'en vouloir user ainsi, je vous offre de la remettre en votre puissance, et de vous escorter jusqu'à Rome sans vous demander autre grâce que d'oublier le passé, et de ne me défendre point de voir la personne que j'adore. »

Clélius entendant parler Horace avec tant de soumission et le regardant en cet instant comme le fils d'une femme qu'il avait autrefois chèrement aimée, s'adoucit peu à peu, si bien que Cefonie se rassurant et ayant beaucoup de joie de voir son cher mari et de voir que son guide était père de son amie, qu'elle ne comprît pas trop bien pourquoi il était en l'équipage où elle l'avait rencontré, se mit à leur parler à tous et à leur conseiller d'aller trouver Clélie à l'heure même, puisqu'il était si aisé de le faire. Après cela, Horace ayant encore dit plusieurs choses fort généreuses et fort touchantes, Persandre prit Cefonie derrière lui et un des gens d'Horace donna son cheval à Clélius. Ensuite de quoi, ils furent tous vers le lieu où Clélie était arrêtée pour attendre des nouvelles de sa chère Cefonie. Elle ne la vit pas plutôt avec Persandre, que pous-

sant son cheval elle se hâta de la joindre. Clélie et Plotine de leur côté, reconnaissant tout à fait leur amie, furent aussi au-devant d'elle, sans que Clélie pensât qu'elle allait avoir encore plus de consolation qu'elle n'en espérait. Mais comme Horace voulait profiter d'une si favorable occasion, il s'avança vers elle et lui montrant Clélius : « Les dieux qui ont eu quelque pitié de moi, lui dit-il, et qui veulent sans doute que je puisse recouvrer votre estime si je ne puis acquérir votre affection, m'ont donné lieu, Madame, de vous pouvoir redonner le généreux Clélius. »

À ces paroles, Clélie ayant regardé celui qu'Horace lui avait montré fit un grand cri de joie et voulut se jeter par terre pour aller vers son père, mais Clélius l'en empêcha, en lui disant qu'il ne fallait pas s'amuser en ce lieu-là, et qu'ils ne pouvaient être trop tôt à Rome, puisque Tarquin n'y était plus. « Pour moi, dit Plotine avec cet air agréable qui ne la quittait jamais, je suis de votre opinion, car je suis si ennuyée d'avoir peur, que vous me ferez le plus grand plaisir du monde de me mener promptement en lieu où je sois en sûreté. C'est pourquoi, si j'en suis crue, nous marcherons à l'heure même, car quand je ne devrais savoir de dix ans ni d'où vient Clélius, ni pourquoi il est déguisé en berger, ni comment Cefonie a pu se sauver, je pense que j'aimerais encore mieux marcher tout à l'heure que d'attendre un moment pour le savoir. Mais après tout, ajouta cette agréable fille, nous pouvons faire plus d'une chose à la fois, puisque nous pouvons partir au même instant que je parle, et que nous pouvons parler en marchant, car nous n'avons qu'à nous séparer un peu de ceux qui nous écoutent. »

Le conseil de Plotine ayant semblé bon, après que Clélius eut témoigné à sa chère fille la satisfaction qu'il avait de la retrouver et que Clélie, Plotine et Cefonie se furent fait toutes les caresses qu'elles se pouvaient faire en ce lieu-là, il se mit entre les deux premières. Pour Horace, il se mit de l'autre côté de Clélie, et Persandre auprès de Cefonie. Comme le chemin était large, ils pouvaient aisément aller de front, et ils pouvaient même parler ensemble sans être entendus, car Horace ayant partagé ses gens, ils marchaient entre ces deux troupes qui laissant un grand espace entre elles, leur laissaient la liberté de s'entretenir. De sorte que cela étant disposé ainsi, Clélie demanda à son père d'où il venait, « Car enfin, lui dit-elle, je n'ai su autre chose de vous depuis que je suis captive du tyran, sinon que le Prince de Numidie dit que vous étiez à un lieu qu'il ne put nommer, parce qu'ayant été très dangereusement blessé en voulant me délivrer, sa raison s'égara de telle sorte, qu'Amilcar, dont vous connaissez sans doute encore le nom et à qui j'ai mille obligations, ne pût apprendre où vous étiez, quoiqu'il comprit bien que vous n'étiez pas fort éloigné de Rome.

— En effet, reprit Clélius, m'étant à la fin ennuyé de mon exil, et ne pouvant souffrir que vous fussiez esclave du tyran de ma patrie et de mon ennemi mortel, je pris la résolution de me rapprocher de Rome où je savais par quelques amis particuliers qui m'en avertissaient, qu'il y avait quelque disposition à la révolte. Mais quoi que je pusse faire, il me fut impossible d'empêcher Sulpicie de me suivre, de sorte que nous partîmes de Capoue ensemble. Cependant, la Fortune nous fit rencontrer le Prince de Numidie en approchant d'Ameriole, qui nous ayant reconnus nous dit les choses du monde les plus généreuses. Mais comme

ce n'est pas ici le lieu de vous les raconter, il suffit que vous sachiez qu'il est digne de votre estime et de mon amitié, que ce fût moi qui l'envoyai à Rome avec des lettres pour un de mes amis qui devait faciliter l'entreprise qui manqua, car ne sachant alors où était Aronce et sachant qu'Horace était dans Ardée, je ne pensais pas que personne songeât à votre liberté. Cependant, comme j'ai su à Ameriole que l'entreprise du Prince de Numidie avait manqué, que le bruit est venu qu'Aronce, apparemment, était à Rome et qu'on m'a dit aussi qu'il y avait un grand tumulte, je me suis déguisé comme vous voyez pour m'y aller jeter, ne sachant pas encore bien la vérité des choses. De sorte qu'ayant renvoyé mes chevaux du bois d'où nous venons, je commençais de marcher lorsque j'ai vu cette belle personne, dit-il à Clélie en lui montrant Cefonie, qui sans savoir le chemin qu'elle tenait, m'est venue demander où elle était et me prier de la vouloir mener ou à Rome, ou à Ardée. Si bien que le souvenir de vos infortunes m'ayant encore donné plus de compassion d'elle, je lui ai demandé par quelle aventure elle était seule, et égarée, ensuite de quoi, m'ayant répondu fort à propos, elle m'a appris en peu de paroles la fuite de Tarquin, et tout ce qui lui est arrivé avec vous depuis son départ de Rome. Je ne lui ai pourtant pas dit que je fusse votre père, parce que cela ne pouvait lui servir, et me pouvait nuire. Ainsi je ne songeais qu'à la conduire promptement à Rome, lorsque nous avons aperçu la cavalerie qui vous escorte.

— Pour moi, dit Cefonie à Clélie, je n'ai pas grand-chose à vous raconter car je n'ai qu'à vous dire que celui qui me conduisait ayant su par un de ses compagnons la colère où était Tullie de votre fuite, n'a point voulu s'exposer à la revoir, quoi que ce ne fût pas lui qui l'eût causée. Si bien que s'étant résolu sans peine à quitter une reine irritée et ne pouvant pas le faire commodément en me menant, il m'a mise au pied d'un arbre et m'a laissée là. Ne sachant donc que faire et ne trouvant rien de plus fâcheux que d'être sous la puissance de la plus méchante femme du monde, j'ai pris un chemin opposé à celui que vous teniez, et marchant à travers champs sans savoir où j'allais, je suis enfin arrivée dans ce petit bois, où j'ai eu bien de la joie de trouver le généreux Clélius, dont l'âge et la physionomie m'ont donné la hardiesse de l'aborder pour le prier de me protéger, et de me conduire ou à Rome ou à Ardée car dans la frayeur que j'avais, je ne savais pas trop bien où je pouvais être. »

Après cela, Clélius demanda des nouvelles d'Aronce à Clélie, qui lui dit en peu de mots ce qu'elle en savait, mais quoiqu'il lui parlât assez bas, Horace l'entendit et connut par le visage de Clélie qu'elle parlait avec une tendresse extrême de son rival, de sorte qu'il en eut une douleur qu'on ne peut exprimer. Néanmoins, l'espérance trouva place dans son cœur, et l'état des choses lui fit penser que peut-être arriverait-il encore quelque aventure qui lui serait avantageuse. Car lorsqu'il se souvenait du pitoyable état où il s'était vu quand son rival l'avait trouvé blessé dans un bois, et qu'il avait été obligé de lui devoir la vie, il se trouvait beaucoup moins misérable. Si bien qu'il eût l'esprit allez libre pour entretenir Clélius durant le reste du chemin de tout ce qui s'était passé de plus mémorable au siège d'Ardée, n'oubliant pas de dire que Persandre s'y était signalé en diverses occasions. À la fin, Clélius ayant le premier découvert Rome, eut une joie extrême de la revoir après un si long exil. Il ne songea pas même

qu'il n'était point en habit d'y paraître. Il est vrai que Clélie le lui dit, mais il lui répondit que puisqu'il avait encore le cœur d'un véritable sénateur romain, il ne se souciait pas de n'en avoir point l'habit. On trouva pourtant un expédient pour cela, car du côté qu'ils arrivaient à Rome, il y avait une maison qui appartenait à un des anciens amis de Clélius, où ils s'arrêtèrent et où il prit un habit plus proportionné à sa naissance. Ensuite de quoi, ils furent à la porte de la ville. Comme on faisait une garde très exacte, on les arrêta, jusqu'à ce qu'on eût été dire à Brutus qui était alors seul maître de Rome, qui étaient ceux qui demandaient à entrer. À peine en fut-il averti, qu'il envoya Herminius recevoir Clélius, Horace et Persandre, sans savoir que Clélie fût avec eux, donnant ordre ensuite pour loger la cavalerie qu'Horace amenait. De sorte que lorsque Herminius fut pour les recevoir et pour les conduire vers Brutus, il fut bien agréablement surpris de voir Clélie, Cefonie et Plotine car il pensait que Clélie était avec la cruelle Tullie, et ne comprenait pas ce que pouvaient être devenues les autres captives. Il savait bien que lorsque Tullie avait abandonné son palais, on avait parlé que de Clélie à Aronce, et on avait dit alors qu'on ne savait pas où elles étaient. Ainsi, ne manquant plus rien à Herminius que de voir revenir Aronce, il reçut avec joie toutes ces illustres personnes, et il fit en particulier tous les honneurs imaginables à Clélius. Il l'obligea même en attendant qu'on lui eût rendu sa maison, de prendre celle de la vertueuse Sivelia sa mère, qui aurait soin de Clélie et de ses amies, jusqu'à ce que Sulpicie fut arrivée. Et comme c'était le chemin de passer devant cette maison pour aller à celle de Brutus, Clélius vit, un moment, la vertueuse Sivelia qui était son ancienne amie. Après lui avoir laissé Clélie, Cefonie, et Plotine, qu'elle reçut avec cette civilité généreuse dont elle faisait profession, Clélius, Horace, Persandre, et quelques-uns des principaux d'Ardée, furent conduits à Brutus par Herminius.

Cette entrevue se fit assez tumultuairement² car Lucretius, Valerius, Collatin, Mutius, et plusieurs autres, étaient alors auprès de Brutus, pour aviser à diverses choses qu'il était nécessaire de résoudre, afin d'assurer la liberté que Rome venait de recouvrer. Brutus loua pourtant fort la valeur qu'Horace avait fait paraître durant le siège d'Ardée, et la vue de Clélius donna beaucoup de satisfaction à tant d'illustres Romains, car il était connu pour avoir toujours été le plus irréconciliable ennemi du tyran. Aussi Brutus lui fit-il tous les honneurs imaginables. Clélius de son côté, lui donna mille louanges mais comme il l'appela le libérateur de sa patrie, « Non, non, généreux Clélius, lui dit-il, ne me donnez pas un titre si glorieux, car il n'appartient pas à un véritable Romain de souffrir qu'on le mette au-dessus de tous les autres Romains. C'est pourquoi, rendons seulement grâces aux dieux, de nous avoir délivrés de la servitude où nous étions. Et pour ôter même toute apparence de puissance réunie en une seule personne, je déclare que je ne veux point être seul consul, et que je remettrai entre les mains du sénat et du peuple, l'autorité que l'on m'a donnée, si l'on ne me donne quelqu'un qui la partage avec moi. Car enfin, dit-il avec une généro-

2 Plus usité, cet adjectif désigne la manière tumultueuse de l'entrevue, ou encore un caractère de tumulte. Effacé aujourd'hui dans l'usage courant par tumultueux, c'est à dire qui est effectivement plein de tumulte, et non pas juste en portant le caractère.

sité admirable, je ne veux pas même me fier à ma propre vertu en cette rencontre. »

À peine Brutus eut-il cessé de parler, que tous ceux qui l'avaient entendu s'opposèrent à son dessein, mais comme il demeura ferme dans sa résolution, il les assura que le lendemain il proposerait la chose en pleine assemblée. Cependant, comme il était toujours régulièrement civil, il fut vers le soir chez Sivelia pour y voir Clélie, à qui il témoigna être fort en peine d'Aronce, lui apprenant en deux mots comment il était parti de Rome pour tâcher de l'aller délivrer. « Hélas, dit-elle alors en soupirant en regardant Plotine, c'était assurément ce malheureux prince qui était aux mains avec ces troupes que nous avons vu combattre lorsqu'Horace nous a amenées. »

À peine eut-elle dit cela, qu'Artemidore, Amilcar, Zenocrate, et Celere arrivèrent chez Sivelia et confirmèrent à Clélie que ce qu'elle croyait était véritable. Ils apprirent à toute la compagnie qu'Aronce était prisonnier de Tarquin, car il était vrai qu'ils n'avaient songé à se retirer qu'après avoir vu que leur illustre et malheureux ami était pris. Ils ne craignaient pourtant pas qu'il fût maltraité parce qu'en l'état où étaient les affaires de Tarquin, il n'avait garde de faire éclater sa haine contre le fils d'un grand roi qui seul pouvait le secourir dans son infortune. Mais ils jugeaient bien qu'il ne le mettrait pas en liberté, de sorte que par différents motifs, toute la compagnie apprit avec beaucoup de douleur cette cruelle aventure. Brutus en eut du déplaisir par un sentiment d'amitié, comme ami d'Aronce, et comme véritable Romain, par les suites qu'il prévoyait bien qu'aurait cette fâcheuse affaire, et plus encore, par la compassion d'un amant malheureux qui sent plus délicatement qu'un autre tout ce qui trouble l'amour de ses amis. Pour Clélius, ayant presque toujours aimé Aronce comme son fils depuis qu'il lui sauva la vie dans son berceau³ en l'empêchant de périr après avoir fait naufrage, il en fut fort touché. Sivelia, par tendresse et par générosité, le plaignit obligeamment. Herminius en fut au désespoir ; Horace, par grandeur d'âme, par reconnaissance et pour mériter l'estime de Clélie, le loua, et dit qu'un prince aussi vertueux que celui-là méritait un destin plus heureux que celui d'être prisonnier du plus méchant homme du Monde ; Cefonie et Plotine firent éclater toute leur douleur, parce qu'elles auraient eu assez de peine à s'en empêcher et parce qu'elles voulaient donner lieu à Clélie de montrer toute la sienne. Pour Artemidore, Amilcar, Zenocrate, et Celere, ils plaignaient Aronce, ils plaignaient Clélie, ils plaignaient Brutus, ils plaignaient Herminius, ils plaignaient Rome et ils se plaignaient eux-mêmes. Pour Clélie, elle sentit ce qu'on ne saurait penser. Elle n'osa pourtant montrer toute sa douleur, quoique celle de ses amies semblât autoriser la sienne, aussi, ne voulut-elle pas la cacher trop soigneusement, de peur de donner quelque fausse espérance à Horace, et elle garda un si juste tempérament en son affliction, qu'on ne pouvait ni l'accuser d'une prudence excessive, ni d'un trop grand emportement. Ce qui la rendait plus maîtresse de son esprit était qu'elle jugeait bien que la vie de son cher Aronce n'était pas exposée, car elle ne savait pas qu'il fût blessé. Mais elle ne laissait pas de voir que sa prison devait avoir les plus cruelles suites du

3 Voir tome 1.

monde, et que le moins qui lui dût arriver était de se voir séparée d'Aronce pour longtemps et exposée à la passion d'Horace, qui ayant fait sa paix avec Clélius, pouvait retrouver son ancienne place dans son cœur par cette raison cachée qui subsistait encore et devait toujours subsister. Si bien que cette sage fille en retenant la violence de sa douleur méritait beaucoup de louanges, puisqu'elle n'ignorait pas les divers sujets qu'elle avait d'en avoir. Cependant, comme un sujet de compassion renouvelle aisément le souvenir d'un autre, Clélius demanda à Brutus des nouvelles du Prince de Numidie qu'il sut qu'en visitant le palais de Tarquin, après que Tullie en était sortie, on l'avait trouvé sur son lit, sans se soucier de ce grand bruit et de cet effroyable désordre qu'il avait entendus. Il regardait tranquillement ceux qui allaient de chambre en chambre l'épée à la main, ne sachant pas bien s'il n'y avait point encore quelques gens qui fussent assez désespérés pour se vouloir défendre. Clélius apprit encore que depuis cela, il semblait que le soin qu'on avait eu de ce prince commençait de lui redonner la liberté de son esprit. « Hélas, ajouta Brutus en soupirant, je ne sais si c'est rendre un bon office à un malheureux que de lui rendre la raison, puisqu'il est certain que c'est elle seule qui fait tous les misérables qui sont au Monde. »

Brutus dit cela avec un certain emportement d'esprit, qui donna de la pitié à tous ceux qui savaient le pitoyable état où était son âme, et qui n'ignoraient pas que la mort de Lucrèce l'affligeait encore plus que la liberté de Rome ne le réjouissait car il sentait bien malgré cette ardente amour de sa patrie, que s'il eût pu ressusciter Lucrèce, il l'aurait fait avec joie quand même il eût fallu redresser de ses propres mains le trône qu'il venait d'abattre. Il fut sans doute mort cent fois au lieu d'une, plutôt que de vivre sous la servitude où il avait vécu, mais il eut pourtant mieux aimé porter toute sa vie des fers, que d'être exposé à ne voir jamais Lucrèce que dans le tombeau. Aussi, cette funeste aventure l'avait-elle si fort changé, qu'à peine était-il connaissable. Ceux de ses amis qui ne savaient pas son secret, croyaient que ce changement était un effet de ce grand nombre de soins dont il était chargé, mais ceux qui pénétraient dans son cœur et qui savaient quelle était la grandeur de son âme, jugeaient bien qu'il n'y avait que l'amour qui pût l'accabler. Sa conversation n'était plus que de choses nécessaires au bien public, si ce n'était qu'il parlât de sa douleur et de la passion à ceux qui la savaient. Il était non seulement toujours sérieux, mais il était même un peu fier, et il n'était plus capable de rien flatter que le peuple dont il avait besoin pour venger Lucrèce, et pour maintenir la liberté de Rome. De sorte qu'après avoir dit à Clélie tout ce qu'il crut propre à la consoler, il se retira pour songer à d'autres choses, mais principalement à donner ce grand exemple de modération dont il avait déjà parlé à ses amis. Cependant Clélius fut voir la grande vestale sa sœur. Il donna ordre pour envoyer quêrir Sulpicie à Ameriole, il reçut toutes les visites de ses amis, Clélie fut visitée de toutes les femmes de qualité de Rome, et entre les autres de Racilia, d'Hermilie, de Collatine, d'une femme de condition appelée Flavie, et d'une autre nommée Salonine. Comme Hermilie, et la sœur de Collatin, avaient une mélancolie secrète qui les empêchait de se réjouir autant que les autres de la liberté de leur patrie, elles étaient toujours ensemble. Valerie fut aussi visiter Clélie, qui reçut toutes ces aimables

personnes avec une civilité si obligeante quoiqu'elle parût être fort mélancolique, qu'elle s'en fit aimer dès le premier jour qu'elles lui parlèrent.

Cependant, Brutus qui avait son dessein, ne manqua pas le lendemain de parler au sénat et au peuple, de la manière qu'il avait dit qu'il parlerait. Mais il parla avec tant de force, tant d'éloquence et tant d'autorité, qu'on peut dire que les suffrages ne furent pas libres, parce qu'il ne laissa à personne la liberté d'être d'un avis contraire au sien. Il exagéra si fortement le danger qu'il y avait à ne faire qu'un seul consul, que cette image de tyrannie s'emparant de l'esprit de ceux à qui il parlait, ils obéirent à sa volonté, et consentirent que la puissance qu'il avait fût partagée. Mais quand on vint à résoudre qui la partagerait avec lui, l'embarras se trouva plus grand qu'il n'avait pensé car comme les choses nouvellement établies ne peuvent jamais être tout à fait bien réglées, il s'éleva un grand bruit qui faisait voir qu'il y avait plusieurs sentiments pour faire ce choix. Ce qu'il y eut de particulier en cette rencontre, fut que la multitude ne songea pas à choisir le plus sage, le plus habile, et le plus vertueux mais seulement celui qui devait être le plus irréconciliable ennemi de Tarquin. En effet, s'ils eussent songé à choisir le plus capable, ils eussent jeté les yeux sur Valerius, dont la prudence était admirable, dont la probité était connue de tout le monde, et qui avait si généreusement secondé Brutus dans le dessein qu'il avait eu de délivrer Rome. Ils eussent pensé à Clélius, dont l'expérience était très grande et dont la vertu était extrême ; ils auraient choisi Lucretius, ils auraient même songé au sage Herminius, quoiqu'il fût trop jeune pour être consul, parce que son grand esprit et son grand cœur le rendaient digne de toutes choses, et ils auraient encore regardé beaucoup d'autres illustres Romains. Mais enfin, ne cherchant, comme je l'ai déjà dit, qu'à choisir celui qu'ils croyaient être le plus obligé de haïr Tarquin, on entendit que toute cette multitude qui composait ce jour-là l'assemblée dans cette grande place qu'Hostilius avait fait faire exprès pour de pareilles occasions, on entendit, dis-je, que cette diversité de voix se réunirent et ne crièrent toutes que le nom de Collatin, parce que cette multitude croyant qu'à cause de l'outrage qu'il avait reçu, et de la mort de Lucrèce, il était plus engagé qu'aucun autre à la ruine de Tarquin, ne considéra pas alors qu'il était lui-même de la race des Tarquins, tant les délibérations populaires sont pour l'ordinaire tumultueuses, inconsidérées et éloignées de la droite raison.

Cependant, Brutus qui avait ardemment souhaité que Valerius fût choisi et qui l'avait même espéré, se trouva fort surpris de voir que c'était Collatin. Car il lui était insupportable et, dans le fond de son cœur, il avait pour lui toute la haine qu'un rival peut avoir. Il le regardait même comme étant en partie cause de la mort de Lucrèce, puisque ç'avait été lui qui avait mis l'amour dans le cœur de Sextus, lorsqu'il l'avait inconsidérément mené voir cette belle et malheureuse personne. Il le regardait aussi comme un homme qu'elle avait toujours haï, quoiqu'elle eût vécu admirablement bien avec lui, depuis qu'elle l'avait épousé et il le regardait encore comme un homme qui portait le nom d'un tyran qu'il venait de chasser de Rome. Mais à parler avec vérité, il ne le regardait principalement de toutes ces diverses manières, que parce qu'il le regardait toujours comme son rival. De sorte qu'il eut une douleur très sensible de voir qu'il fau-

drait qu'il partageât son autorité avec lui. Néanmoins, comme il importait au salut de Rome qu'il ne parût pas de division entre eux en un établissement nouveau, et qu'il importait même à la gloire de Lucrèce, qu'il ne donnât pas lieu d'aller deviner pourquoi il haïssait Collatin, il se contraignit en cette rencontre, jugeant bien que s'il eût voulu s'opposer à ce que la multitude avait proposé, il aurait excité un étrange trouble car il n'y avait pas alors un seul Romain qui ne crût avoir une petite part de l'autorité royale. Si bien que Brutus dont le grand esprit voyait d'abord les choses comme elles étaient et qui prévoyait les suites de cette affaire, dissimula ses sentiments, et se contenta de témoigner en secret à Valerius qu'il était bien fâché qu'il ne fût pas consul. Mais enfin, il fallut laisser emporter la chose à la multitude, et que Brutus fit semblant qu'il ne le trouvait pas fort mauvais. S'accommodant donc au temps, il fut le premier à saluer Collatin comme consul, à qui, dès ce premier moment, le peuple commença de rendre tous les respects que cette dignité méritait. Brutus voulut lui céder les premiers honneurs, mais il ne le voulut pas, joint que le peuple n'y eût pas consenti. Si bien qu'il fut résolu qu'il n'y aurait qu'un consul devant qui les douze licteurs marcheraient, et devant qui on porterait les faisceaux de verges et la hache, de peur que cela n'irritât le peuple, qui n'aime pas qu'on redouble les marques de l'autorité qui le peut faire punir quand il le mérite. Ce n'est pas que l'autorité de ce premier consul fut plus grande que celle de l'autre, car Brutus ne le voulut point pour les conséquences que la chose pourrait avoir, mais pour ces simples marques d'honneur, elles demeurèrent à Brutus seulement.

Cependant, après que Collatin eût été élu, Brutus voulut que son collègue confirmât ceux qui le jour auparavant avaient été tumultuairement faits sénateurs, censeurs, prêteurs, édiles, quêtes, ou tribuns. Ensuite de quoi, Brutus fit faire un serment public de ne souffrir jamais que personne régnât à Rome puisqu'il avait plu aux dieux qu'ils n'eussent point de roi légitime, et de ne se laisser ni corrompre, ni fléchir, ni par des promesses, ni par des menaces. On établit pour loi, que le consulat ne durerait qu'un an, qu'à l'avenir il faudrait avoir quarante-trois ans pour être consul, quarante pour être prêteur, trente-sept pour être édile, trente pour être tribun, et vingt-sept pour être quêtes. Brutus voulut aussi que les consuls fussent des plus illustres races et que les trois cents sénateurs fussent nobles. Ensuite de quoi, le sénat s'étant assemblé régulièrement ils avisèrent à régler l'autorité de ceux qui avaient la conduite des choses sacrées, car comme l'ancienne coutume était que les rois faisaient quelques sacrifices en personne pour montrer qu'ils avaient dans leur État l'autorité tout entière et qu'ils ne dépendaient immédiatement que des dieux, Brutus ne voulut pas que les consuls fissent la même chose que faisaient les rois. Si bien qu'il fit qu'on créa un roi sacrificateur pour cette cérémonie seulement, qu'ils soumièrent pourtant à celui qui était chef des choses de la religion. Ensuite, ils pensèrent aux moyens de faire la guerre à Tarquin avant qu'il la déclarât à Rome ; ils songèrent à la garde de la ville, ils pensèrent même à tâcher d'empêcher les États voisins de se joindre au tyran. On jura solennellement l'alliance entre Ardée et Rome, on résolut de garder la cavalerie qu'Horace avait amenée, et d'envoyer des députés à Ardée, pour remercier cette ville de la résistance qu'elle avait faite au tyran et Brutus n'oublia rien de tout ce qui pouvait être utile au bien

public, à la ruine de Tarquin, et à la vengeance de Lucrèce. Après quoi, chacun s'en retourna dans sa maison. Cependant, Clélius, suivi d'Amilcar, fut visiter le Prince de Numidie, qu'il trouva mieux, car il le reconnut dès qu'il le vit et lui demanda des nouvelles de Clélie aussi bien qu'à Amilcar, de sorte qu'il fallut qu'il lui apprît ce qui s'était passé dans le même palais où il était. Ensuite de quoi, ce prince ayant beaucoup de joie de savoir que Clélie était sauvée, le conjura de la vouloir obliger à ne le haïr plus, lui protestant qu'il mourrait avec quelque douceur s'il pouvait être seulement assuré de son indifférence. Clélius qui avait de la générosité et qui le voyait en un si pitoyable état pour avoir voulu délivrer sa fille, l'assura qu'elle aurait même de la reconnaissance pour lui, pourvu qu'il voulût être raisonnable. « Ha ! généreux Clélius, s'écria-t-il, je veux être tout ce qui me peut empêcher d'être haï de Clélie et d'être injuste envers Aronce, mais je veux pourtant toujours adorer votre admirable fille. Aussi n'est-ce que pour mourir un peu plus doucement que je demande de n'être plus haï d'elle car je sais bien que je ne puis vivre longtemps.

— Eh ! Seigneur, reprit Amilcar avec sa liberté ordinaire, si vous ne mourez point de vos blessures comme je l'espère, et comme je le souhaite, vous ne mourrez ni d'amour, ni de douleur. Le temps guérit infailliblement ces deux sortes de maux, et depuis qu'il y a des amants et des malheureux, la mort n'a encore triomphé de pas un, sans le secours de la fièvre ou de quelque funeste accident. Mais pour avancer votre guérison, ajouta-t-il, je vous réponds de l'estime de votre maîtresse et de celle de votre rival et je vous réponds même de leur amitié, si vous pouvez surmonter votre amour.

— Ha ! Amilcar, s'écria-t-il, si mon cœur était fait comme le vôtre, elle serait bientôt surmontée, mais pour mon malheur nous ne nous ressemblons pas. »

Après cela ce prince, qui de son naturel était violent, commença de s'irriter par ses propres pensées, si bien que Clélius voyant qu'il n'était pas en état d'avoir besoin d'une longue conversation, le laissa, et s'en alla donner ordre à faire préparer sa maison que Brutus lui fit rendre afin d'y recevoir Sulpicie, qui devait arriver le lendemain. Pour Amilcar, à qui Clélius avait mille obligations, il s'en alla chez Sivelia pour y voir Clélie, car comme il ne l'avait pas entretenue en particulier il lui semblait qu'il ne l'avait point vue, joint que Plotine l'y attirait assez fortement, pour y aller par plus d'une raison. Il ne put pourtant pas lui parler sans témoins parce que Plotine, Valerie, et Herminius y étaient. Il est vrai que comme il n'y avait que des personnes toutes raisonnables, la conversation fut presque aussi libre que s'il n'y eût eu que des amies particulières, et puis Herminius ayant répondu de Valerie à Clélie, elle ne se contraignit pas pour elle, et parla de sa douleur avec autant de liberté que si elle avait été son ancienne amie, lui semblant que puisqu'Herminius était son premier ami, elle devait la mettre au même rang dans son cœur après les choses qu'il lui en avait dites. Valerie avait même un mérite si extraordinaire, qu'il était aisé de se laisser persuader en sa faveur. Car pour peu qu'on l'entendît parler, on connaissait que ce n'était pas une personne du commun. Sa physionomie était si pleine d'esprit, elle parlait si bien et si à propos, le son de sa voix était si charmant, et son entretien était si libre, que de tant de belles et illustres Romaines qui furent voir Clélie, il n'y en eut point qui lui plût tant que Valerie. Si bien qu'ayant beau-

coup de disposition à l'aimer, elle reçut les civilités que lui fit cette charmante maîtresse d'Herminius, avec une bonté extraordinaire. « De grâce, lui disait Clélie pour répondre à quelques louanges qu'elle lui donnait, ne jugez pas de moi présentement par ce que vous en voyez, fiez-vous à ce qu'Herminius et Amilcar qui sont mes anciens amis vous en diront, et croyez que je n'ai aujourd'hui ni mon humeur, ni mon esprit, et que mon visage est si changé, que si je me souciais de cette espèce de changement, je serais inconsolable. Ce n'est pas que je n'aie mille sujets de joie, car enfin je revois mon père, je le revois dans Rome, j'espère revoir demain celle à qui je dois la vie, je vois la puissance de Tarquin détruite et je vois ma patrie délivrée. Mais malgré tout cela, mes chagrins ne se peuvent dissiper, et le pitoyable destin du plus vertueux prince du Monde fait que je crois ne pouvoir avoir de joie tranquille sans ingratitude. Vous voyez, ajouta Clélie, comment je vous parle, et il vous est aisé de comprendre que je compte notre connaissance depuis le premier jour que je connais Herminius.

— Vous me faites trop d'honneur, reprit Valerie en rougissant, mais je vous assure que je n'en suis pas ingrate, et que je serai pour vous la chose du monde la plus extraordinaire selon mon humeur. Car enfin, pour vous découvrir mon cœur je vous confesse que j'ai, toute ma vie, cru qu'il ne fallait pas qu'une personne qui a quelque solidité dans l'esprit fit si légèrement amitié, même avec les gens qui plaisent le plus la première fois qu'on les voit, car les apparences sont si souvent trompeuses, il y a tant de personnes qui plaisent pour une heure, qui auront des choses à déplaire toute la vie quand on les connaît bien, que je n'ai jamais aimé à m'exposer au dépit qu'on a d'être contraint de se dédire. Aussi vous puis-je assurer que depuis que la belle et malheureuse Lucrèce se résolut de vivre en solitude je n'ai point eu d'amie que j'aie pu véritablement nommer ma première amie. Ce n'est pas qu'Hermilie, que tout le monde connaît aujourd'hui pour être la sœur de l'illustre Brutus, ne soit une personne que j'aime et que j'estime, et qu'une autre femme qui s'appelle Flavie, n'ait beaucoup de part en mon cœur, mais, Madame, ce n'est pas de la manière dont j'aimais l'admirable personne, dont la mort aurait assurément causé la mienne, si cette longue absence que son austère vertu avait causée par la solitude où elle vivait, ne m'eût déjà accoutumée à pouvoir vivre sans la voir. Ainsi, Madame, ajouta cette belle fille, je puis vous dire que je sens aujourd'hui dans mon cœur pour vous, ce que je n'ai jamais senti que pour l'admirable Lucrèce.

— Je vous suis infiniment obligée, répliqua Clélie, de me mettre au rang d'une personne qui ne peut être comparée avec aucune autre sans injustice, mais pour vous rendre confiance pour confiance j'ai à vous apprendre que je fais encore plus pour vous que vous ne faites pour moi car je vous confesse qu'excepté Plotine et Cefonie, à qui la mauvaise fortune m'a donnée, je n'ai point eu d'amies que j'aie jamais assez aimées pour leur confier mes véritables secrets. J'ai eu sans doute des amis, et Herminius et Amilcar le sont et le seront toute ma vie. Mais pour des amies, j'ai trouvé un si petit nombre de femmes que j'aie crues capables d'une solide amitié, que je me suis contentée d'en chercher la société seulement. Mais pour vous, reprit Clélie, je sens une si forte disposition à vous

aimer, qu'il ne tiendra qu'à vous que dès aujourd'hui je ne sois tout à fait votre amie ».

Pendant que ces deux belles filles parlaient ainsi, Cefonie, Plotine Amilcar, et Herminius, s'entretenaient du changement qui venait d'arriver. Comme Amilcar n'aimait pas trop les conversations sérieuses et qu'il s'était entendu nommer par Clélie, il interrompit ces deux illustres Romaines et leur demanda de quoi elles s'entretenaient. « Nous parlons d'une chose si importante, reprit Valerie, qu'elle doit faire toute ma félicité, et d'une chose que ni Clélie ni moi n'avons jamais faite, car enfin, quoiqu'il n'y ait qu'un jour que nous nous connaissons par nous-mêmes, nous prétendons déjà avoir commencé une amitié qui doit durer jusqu'à la fin de notre vie.

— Vous avez sans doute toutes deux tout ce qu'il faut pour vous aimer éternellement, répliqua Herminius, puisque plus vous vous connaîtrez, plus vous vous estimerez.

— En mon particulier, dit Plotine, je ne vois rien de fort extraordinaire à ce que vous faites ! En effet, quelle merveille y a-t-il, qu'étant toutes deux belles, ayant toutes deux de l'esprit, et vous connaissant depuis très longtemps par des amis communs au jugement de qui vous vous confiez, vous ayez déjà quelque amitié l'une pour l'autre. Du moins sais-je bien, que je ne trouve point qu'il faille y faire tant de façon car si vous avez commencé une amitié avec quelqu'un en qui vous découvriez quelque chose qui ne vous plaise pas, il est si aisé de s'en dégager, que je ne m'en mets pas trop en peine.

— Quoique je sois peut-être un des hommes du monde, reprit Amilcar, qui fais et défais le plus facilement de ces sortes d'affections qu'on appelle amitiés, encore qu'elles ne méritent pas ce nom-là, je ne laisse pas d'être de l'avis de l'aimable Valerie, et je soutiens qu'il est quelquefois assez inutile de faire de ces amitiés d'imagination que l'on voit tant par le monde.

— Pour moi, reprit Herminius, je vous avoue que je n'entends pas trop bien de quelles amitiés vous voulez parler car j'ai bien oui-dire une grande amitié, une amitié tendre, ou bien une amitié solide, ardente et forte ! Mais pour une amitié d'imagination, elle me paraît toute nouvelle, aussi suis-je persuadé que vous la venez d'imaginer.

— Je ne sais si je l'ai imaginée, reprit-il, mais je ne pense pas avoir tort de l'appeler comme je fais. Mais à mon avis, ajouta-t-il en souriant, vous n'êtes pas encore assez bien instruit de toutes les sortes d'amitiés qu'il y a, parce que vous ne vous êtes appliqué à bien connaître que celle dont Clélie vous apprit tous les secrets à Capoue, en vous donnant cette ingénieuse carte⁴ qui a tant fait de bruit par le monde. Ainsi je m'assure que vous ne savez pas qu'il y a des amitiés d'occasion, des amitiés de mode, des amitiés de caprice, des amitiés de jugement, des amitiés de bel esprit, des amitiés d'intérêt, des amitiés de promenade, des amitiés d'amour et de plusieurs autres espèces, sans compter cette amitié d'imagination qui vous est si inconnue et dont tant de gens sont capables.

4 Il s'agit de la carte du Tendre, présentée dans le tome 1.

— En mon particulier, reprit Cefonie, vous me ferez plaisir de m'apprendre comment elle naît dans le cœur de ceux qui en ont.

— Elle naît, reprit-il, entre des personnes qui ont l'esprit à peu près fait comme Plotine et moi l'aurions si nous n'avions point de jugement. C'est-à-dire, que cinq ou six folies dites de bonne grâce où l'imagination toute seule à sa part et où l'enjouement fait briller l'esprit et les yeux tout à la fois, suffisent pour faire en un quart d'heure, une de ses amitiés empressées, dont le plaisir qu'on en espère durant une après-dîner, est tout le fondement. Au reste j'en parle par expérience, car je me souviens de m'être un jour acquis huit ou dix amies en un quart d'heure, pour avoir fait une assez plaisante description d'une femme qui voulait être coquette et qui ne savait pas le métier dont elle se mêlait. Cependant, à vrai dire, elles m'en devaient moins estimer si elles y eussent bien pensé, parce que je faisais une chose contre le jugement, car je fis cette raillerie devant deux parents fort proches de cette sotte coquette. Il est vrai qu'à parler sincèrement, ce fût plutôt un défaut de mémoire, qu'un défaut de discrétion. Mais enfin je suis assuré que si je n'eusse point eu l'imagination plaisante ce jour-là, que je n'eusse eu que du bon sens et du jugement, ces huit ou dix jolies femmes qui devinrent mes amies, ne l'eussent jamais été tant il est vrai que l'imagination est une chose qui fait naître de ces amitiés passagères qui naissent en un instant, et qui sont plus fortes le premier jour que tous les autres qu'elles durent s'il est vrai qu'elles durent plusieurs jours, ou seulement plusieurs heures.

— Vous avez si bien expliqué cette espèce d'amitié que je ne comprenais pas bien, dit Herminius, que je crois que vous ferez un grand plaisir à la compagnie, si vous voulez expliquer toutes celles que vous avez nommées.

— Pour moi dit Plotine, je lui déclare qu'il perdra la mienne de quelque nature qu'elle soit s'il ne les repasse toutes les unes après les autres.

— De grâce, dit alors Amilcar voyant que Clélie et Cefonie allaient lui faire la même prière, ne me commandez rien car je veux que la belle Plotine sache que la menace qu'elle me fait m'épouvante et me force à contenter sa fantaisie.

— Dites-moi donc présentement, reprit-elle, ce que je veux savoir. Je vous dis-pense pourtant, ajouta cette aimable fille, de me dire ce que c'est que des amitiés d'occasion, car j'en ai fait plusieurs en ma vie de cette sorte. En effet, j'ai autrefois eu des amis à Ardée, dont les uns n'étaient mes amis qu'au temple, les autres chez quelques-unes de mes amies, et les autres au bal. Car en ce lieu-là nous étions quelquefois assez bien ensemble pour nous moquer de ceux qui dansaient mal, pour nous prendre l'un l'autre à danser, et pour nous dire mille choses obligeantes. Cependant nous ne nous voyions que quand il y avait quelque fête et ce qu'il y eut de bon, fut qu'un soir étant allée au bal après avoir fondé l'espérance de beaucoup danser sur deux ou trois de mes amis d'occasion, il se trouva que j'étais si bien informée de ce qui leur arrivait qu'il y en avait un qu'il y avait quatre mois qui était en voyage, sans que j'en susse rien, et un autre qui était malade à l'extrémité il y avait déjà assez longtemps, sans que j'en eusse entendu parler.

— Mais pour achever de faire voir la tendresse de cette espèce d'amitié, reprit Herminius en souriant, il faut nous dire que vous ne laissâtes pas de danser de bon cœur le reste du soir, avec d'autres amis de même espèce.

— Il est si aisé de se l'imaginer, répliqua-t-elle, que j'ai cru que je dirais une chose inutile et qu'il valait mieux laisser dire à Amilcar ce que c'est qu'une amitié de mode.

— Ha ! pour celle-là, dit Herminius, il m'appartient d'en parler aussi bien qu'Amilcar, car j'ai connu durant mes voyages une femme qui avait sans doute quelques bonnes qualités, qui avait pourtant passé le commencement de sa vie sans que la multitude du monde la cherchât avec empressement parce qu'elle ne voulait être connue que de ceux qu'elle estimait. Mais tout d'un coup, ayant pris une fantaisie à trois ou quatre personnes de la plus haute condition du lieu où elle était, de s'apercevoir de son mérite, de s'empressement à l'aller voir et de la louer, en moins de rien ce fut la mode de l'aimer, d'en vouloir être aimé, de la nommer en tous lieux, de lui écrire, et d'en vouloir avoir des lettres. Il y en avait même qui disaient qu'ils la connaissaient, quoiqu'ils ne la connussent point, parce qu'ils croyaient qu'il leur était honteux de dire qu'ils ne l'avaient jamais vue. De sorte qu'elle pouvait dire hardiment que l'amitié qu'on avait pour elle était une amitié de mode. Mais aussi la savait-elle bien distinguer d'avec celle que la connaissance de sa vertu faisait naître dans le cœur de ses véritables amis.

— Du moins, dit alors Amilcar, me permettra-t-on de dire ce que c'est qu'une amitié de caprice ?

— Je connais pourtant un homme qui aime si capricieusement, ajouta Cefonie, que je pense qu'il m'est permis de ne vous laisser pas encore parler. En effet, c'est un homme qui a de l'esprit, du savoir, et qui n'aime pourtant que des gens stupides et ignorants parce qu'à mon avis, il aime bien mieux être admiré par des brutaux, et respecté par des imbéciles, que d'avoir des amis aussi habiles que lui. Il y a néanmoins des jours où le même caprice qui lui fait aimer ces gens-là, les lui fait déchirer et lui fait avouer ingénument qu'il ne sait pourquoi il les aime.

— Je vous laisse à penser, dit Amilcar, si j'oserais rien ajouter à ce que la belle Cefonie a dit, mais aussi ai-je lieu de croire que c'est à moi à parler des amitiés de jugement.

— De grâce, dit alors Clélie, ne vous hâtez pas tant, et souffrez que je parle de la seule amitié dont je puis parler avec plaisir et avec expérience, si je le puis dire sans vanité, car enfin j'appelle une amitié de jugement lorsqu'on se donne le temps de connaître la personne que l'on veut aimer, qu'on la choisit spirituelle, bonne et vertueuse, qu'on s'informe qui sont ses amis, qu'on observe qu'elle est son humeur et qu'on s'assure, le plus qu'on peut s'en assurer, qu'on sera autant aimé qu'on veut aimer. Car sans toutes ces conditions, ce n'est point une amitié de jugement. En effet, ajouta-t-elle, si je vois une femme qui me plaise et que je lui entende nommer plusieurs personnes qu'elle dira qui sont de ses amies particulières, qu'elle raconte ensuite qu'elle en a reçu cent offices qu'elles font tous les jours ensemble et qu'après cela, elle en raille et les déchire, serait-

ce une amitié de jugement que d'aimer cette personne, quelque aimable qu'elle fût d'ailleurs ? Mais si au contraire je trouve une femme d'esprit, qui défende ardemment ses amis absents, ses amis malheureux, même ses amis morts, ne puis-je pas dire que j'agirai judicieusement, si je cherche l'affection d'une personne si généreuse ?

— Ha ! c'est à ce coup, reprit Amilcar, que je m'en vais trouver place à parler, puisqu'il s'agit de définir ce que c'est qu'une amitié de bel esprit, car étant bel esprit moi-même, il m'appartient de dire ce qu'est une amitié que j'ai fait naître si souvent. Ce n'est pas, ajouta-t-il en souriant, qu'Herminius ne soit effectivement bel esprit et plus bel esprit que moi, mais la moitié du temps il ne le veut pas être, et il s'en cache comme d'un crime. C'est pourquoi, puisque je suis un bel esprit déclaré, je sais mieux que personne le peu d'obligation qu'on a à ces gens qui ne vous voient que pour vous faire dire de belles choses et pour vous en dire de très impertinentes. Pour ces gens, dis-je, qui prétendent que vous les fassiez toujours mourir de rire ou pâmer d'admiration toutes les fois que vous les voyez, et qui ont toujours sur eux des copies de lettres, des vers à la mode, des chansons nouvelles, des satyres contre leurs meilleurs amis, et plusieurs autres choses qu'ils ne connaissent bien souvent point du tout. Car après vous avoir quelquefois fait voir quelques billets raisonnables, vous voyez que de la même main dont ils vous ont montré de jolies choses, ils vous montrent une impertinence et que dans le même temps où ils vous auront par hasard récité quelques beaux vers, qu'ils ne croient que médiocres, ils vous en récitent d'abominables en se radoucissant les yeux, et en haussant et baissant la voix avec un ton passionné, comme s'ils disaient des vers de Sapho. En effet, il y eut un jour une femme qui pour contrefaire le bel esprit, avait toujours sur elle ou dans sa mémoire, tout ce qu'il y avait de bons et de mauvais vers nouvellement faits au lieu où elle était, qui me dit négligemment qu'on lui avait montré des vers qu'on disait qui étaient fort beaux, mais que pour elle, elle ne les trouvait pas trop bien tournés. « Aussi, dit-elle, n'en ai-je retenu que huit ou dix qui sont demeurés dans ma mémoire malgré moi, mais j'en sais d'autres d'un de mes amis qui sont les plus beaux du monde. » Comme je ne me fiais pas trop au jugement de cette dame, j'eus plus d'envie de lui entendre réciter ces vers qu'elle disait qui étaient mal tournés, que ceux qu'elle disait être admirablement beaux. Si bien que l'en pressant autant que je pus, je vins enfin à bout de lui persuader de réciter ceux qu'elle disait qui ne valaient rien, à condition qu'elle me dirait ensuite ceux qui lui plaisaient tant. De sorte qu'après m'avoir encore protesté qu'elle savait bien que ceux qu'elle allait dire les premiers étaient fort mauvais et qu'elle rougissait de les avoir retenus, elle me dit les douze plus beaux vers que j'aie jamais vus. Véritablement, ce n'étaient pas de ces vers hérissés de pointes qui ne plaisent qu'à des esprits mal tournés, mais c'étaient des vers nombreux et naturels, qui avaient encore plus de passion que d'esprit, et qui avaient pourtant tout l'esprit qu'il leur fallait, parce que c'est en avoir beaucoup que de n'en montrer point trop en ces sortes de poésies, qui doivent avoir un certain caractère amoureux qu'il est dangereux de briller trop, et où il s'agit plutôt d'exciter la tendresse et de toucher le cœur, que de plaire et divertir. Mais quand j'eus achevé de lire ces admirables vers, « Vous voyez bien, me dit

cette amie de bel esprit, que ces vers ne valent pas la peine d'être retenus ! En voici d'autres pour vous récompenser, dont les expressions sont admirables, et dont les pensées sont très délicates, du moins, ajouta-t-elle pour contrefaire la modeste, l'ai-je entendu dire à de plus habiles gens que moi.

— Ha ! Madame, lui dis-je avec un ton de voix proportionné à ce que je pensais, vous êtes une personne incomparable ! C'est pourquoi je vous conjure, que j'entende ce que vous m'avez promis !

— Je le veux bien, dit-elle, mais à condition toutefois, que vous me donnerez de vos vers pour me payer ceux que je vais vous dire. »

Et en effet après avoir pris son ton comme pour chanter et avoir fait toutes les mines que font celles qui se persuadent de bien réciter des vers et qui les récitent avec trop d'affectation, elle m'en dit que je voudrais vous pouvoir dire pour vous divertir car je ne crois pas qu'il n'y en ait jamais eu de semblables. Ils avaient de grandes et de belles paroles, le son en était même agréable, on eut dit, quand on n'y pensait guère, qu'ils voulaient dire quelque chose et l'on y entrevoyait de l'esprit. Mais avec tout cela, ce n'étaient que de fausses pointes mises en galimatias pompeux, semées d'antithèses et de tendres expressions hors de leur place, qui avaient si bien séduit l'esprit de cette dame qui me montrait ces misérables vers où il n'y avait pas même de folie divertissante, que prenant la parole après que je les eus entendus : « Et bien, me dit-elle avec un air de suffisance et de capacité, vous semble-t-il que je me connaisse un peu en belles choses, et ferez-vous, après cela, difficulté de me donner de vos vers ?

— Ha, Madame, lui dis-je, le moyen de vous en donner, après avoir entendu ceux que vous venez de me dire ? »

Ensuite, elle me pressa tant, que je fus contraint de lui faire sur le champ deux ou trois couplets de chanson d'un galimatias enjoué, qu'elle trouva bien plus beaux que s'il y eût eu du sens. Je sortis de chez elle avec la résolution de n'y rentrer jamais, mais à vous dire la vérité, on trouve de ces sortes de gens là partout. « Ce qui m'épouvante, ajouta-t-il, est qu'ils puissent s'assujettir à vouloir qu'on leur donne des choses qu'ils n'entendent point, qui ne les divertissent point, et qu'ils ne veulent savoir que pour les montrer bien souvent à d'autres qui ne les connaissent pas mieux qu'eux et ne les aiment pas davantage. Ils en font même des copies estropiées qui n'ont pas de sens, ils montrent des vers trop longs, des vers trop courts et des vers sans raison et l'on voit même des gens qui ont quelque sens commun en prose, qui veulent malgré leur propre inclination, par une sottise vanité, faire semblant d'aimer ce qu'ils n'aiment point, faire des amitiés de bel esprit et persécuter ceux qui effectivement sont beaux esprits. Cependant, comme je l'ai déjà dit, tout le monde est plein de ces sortes de gens, et l'on voit quelquefois des femmes faire des brigues pour obliger un bel esprit à les aller voir, comme on en fait pour des affaires effectives, et puis après, s'il arrive que le bel esprit ne se trouve pas d'humeur à louer la dame, elle en a dépit, elle en dit du mal, elle hait toutes celles qu'il aime, et cette fureur de bel esprit lui donne les mêmes sentiments que l'amour, c'est-à-dire de la haine, de l'envie et de la jalousie. J'aurais bien d'autres choses à dire sur ce sujet, mais il y a encore bien des amitiés dont il faut parler.

— Si je ne me trompe, dit Plotine, c'est l'amitié d'intérêt qui vient la première.

— Pour celle-là, dit Amilcar, tout le monde la connaît car il y a, du moins, un intérêt de plaisir à toutes les amitiés du monde. Mais quoiqu'on ne doive pas trouver mauvais que chacun pense à ses affaires, il ne laisse pas d'y avoir quelque chose de plaisant de voir qu'une même personne soit touchée si différemment pour une autre en certaines occasions. En mon particulier, j'ai été autrefois huit jours à voir tous les jours une de mes amies sans en recevoir nul témoignage d'amitié. Mais le huitième jour, ayant fortuitement appris que j'étais aimé d'un homme qui lui pouvait nuire, les ris, l'amour, et les grâces parurent dans ses yeux pour captiver son cœur si elle eût pu, et ce que tout mon bel esprit n'avait pu faire, un petit intérêt le fit en un moment. Car depuis cela je la trouve douce et flatteuse et je pense que si je l'eusse voulu, je l'eusse trouvée coquette. Mais à vous dire la vérité, dès que je crois qu'on ne m'aime que parce que je suis parent ou ami d'un homme dont on a affaire, je n'aime aussi ces gens-là qu'autant qu'ils peuvent servir à mon plaisir.

— De grâce, dit alors Plotine, laissez-moi parler de cette amitié de promenade, car comme j'en ai quelquefois été capable, je ne veux point que vous en parliez de peur que vous ne la blâmez trop.

— Ne craignez-vous point, dit alors Herminius, que l'on explique malicieusement cette amitié de promenade dont vous avouez avoir été capable ?

— Je devrais peut-être le craindre, reprit-elle, si ce n'était que je suis résolue de me faire entendre, car enfin, ajouta-t-elle, n'est-il pas vrai qu'il y a certaines femmes par le monde qui ne seraient propres à rien, si ce n'était qu'elles aiment à mener leurs amies à la promenade ? Et puis, à n'en mentir pas, quand on est jeune et qu'on n'ose encore aller en nulle part sans être sous la conduite de quelqu'un, c'est une assez grande douceur de trouver une amie qui aime à se promener avec qui l'on vous permette d'aller, et il faut qu'elle soit bien désagréable si on n'entretient pas son amitié soigneusement, quoiqu'on ne l'aime point par elle-même. Il est même bon, ajouta-t-elle en riant, que ces sortes d'amies là n'aient pas un si grand esprit, car on les fait aller où l'on veut. Du moins sais-je bien que j'en ai connu une à Ardée qui était la plus commode du monde pour se promener avec elle, car encore qu'elle veuille toujours faire sa volonté, elle faisait pourtant toujours celle des autres. En effet, quand elle proposait d'aller en quelque promenade que les amies ne voulaient pas faire, elles lui disaient d'abord avec joie qu'elle avait raison, et qu'il y fallait aller. Et puis peu à peu, trouvant divers inconvénients qu'elles supposaient et proposant une autre promenade où elles n'en trouvaient pas, la dame qui pensait les mener se laissait mener par elles. Mais après tout, il n'y a rien de trop injuste à cette espèce d'amitié car enfin, que voudriez-vous que l'on fit de ces femmes qui n'ont rien de bon, sinon qu'elles ont de beaux chevaux, de beaux chariots, des amis qui ont de beaux jardins et l'inclination de se promener ? Pour moi j'en ai connu une que je ne voyais durant l'hiver que parce qu'elle me menait quelquefois à la promenade durant l'été, et que je n'eusse jamais vue si elle n'eût bougé de sa chambre.

— Mais de grâce, dit alors Herminius, apprenez-moi si cette amitié de promenade vous empêchait de dire de cette dame ce que vous en pensiez quand l'occasion s'en présentait.

— Il fallait bien de nécessité, reprit Plotine, que pour mon propre honneur je demeurasse d'accord qu'elle n'avait point d'esprit, mais comme je ne suis pas trop malicieuse et que même je suis assez reconnaissante, je vous proteste que je connaissais en elle pour le moins, cinq ou six défauts que je ne découvrais qu'à mes amies particulières. Je trouvais même le moyen de la louer car je disais que c'était une bonne femme, qu'elle avait l'humeur commode et que si elle ne divertissait pas, du moins n'empêchait-elle pas qu'on ne se divertit et que pourvu qu'on menât bonne compagnie chez elle, on ne s'y ennuyait point.

— Sans mentir vous êtes admirable, reprit Cefonie, de parler comme vous parlez,

— Tout de bon, répliqua-t-elle, je dis positivement ce que je pense car je sais des femmes si incommodes, que je m'ennuierais dans leur chambre quand même j'y serais avec les gens du monde qui me plaisent le plus, tant leur présence est propre à inspirer l'ennui. Mais enfin, il est temps de laisser dire à Amilcar, ce que c'est qu'une amitié d'amour.

— Pour celle-là, répliqua Herminius, il n'y a guère d'honnêtes gens au monde qui n'en pussent dire quelque chose, du moins m'imaginai-je qu'Amilcar entend parler de ceux qui ayant une passion dans l'âme cherchent à faire amitié avec toutes les femmes chez qui leurs maîtresses vont, soit qu'elles leur plaisent, ou qu'elles ne leur plaisent pas.

— Vous avez si bien entendu ce que je veux dire, reprit Amilcar, que j'ai envie de vous laisser parler et de ne dire rien.

— La compagnie y perdrait trop, répliqua modestement Herminius, joint qu'à dire la vérité, vous devez être plus expérimenté que moi en cette espèce d'amitié.

— Il est vrai, dit Amilcar, que si je contaï toutes les incommodes amitiés que l'amour m'a fait faire, vous verriez qu'en effet, j'ai beaucoup d'expérience sur cette matière car quand je me remets ce grand peuple de mères, de tantes, de parentes, d'amies, de voisines, de pères, de frères et d'autres semblables gens incommodes, pour qui j'ai eu de la complaisance parce que j'avais de l'amour, j'en suis tout épouvanté. Il est vrai que la connaissance que j'ai acquise de cette espèce d'amitié m'a donné assez de divertissement en ma vie ; car cela m'a fait découvrir bien des choses. En effet, toutes les fois que je vois un homme d'esprit qui va voir quelque sottre femme, je demande aussitôt si elle n'a point quelque belle parente, quelque belle voisine, ou quelque aimable amie. Et lorsque je vois quelque agréable femme s'assujettir à aller souvent chez quelque stupide, je ne doute nullement qu'elle n'y cherche quelque autre conversation. De sorte qu'en fort peu de temps, je viens à savoir bien des secrets, sans que personne me les révèle car je tire toujours cette conséquence avec raison, que lorsqu'une femme fait semblant d'aimer ce qu'il est impossible qu'elle aime, ni par un intérêt utile, ni par justice, il faut que cette amitié apparente serve à lui faire voir quelqu'un qu'elle aime effectivement, quoiqu'elle ne le témoigne pas.

— Les apparences sont si trompeuses, reprit Clélie, qu'il y a souvent beaucoup d'injustice à penser savoir les choses par une cause si douteuse. En effet, ajouta-t-elle, qui aurait pensé à voir la stupidité apparente de l'illustre Brutus et à la voir durant tant d'années qu'il eût eu le plus grand esprit du monde, et qu'il eût dû être le libérateur de Rome ?

— Il est certain, ajouta Herminius, qu'il est fort dangereux de juger des choses sur des conjectures quelques sortes qu'elles soient, car par exemple, ajouta-t-il en parlant bas à Amilcar, qui pourrait penser que Brutus qui est tout couvert de gloire et qui vient de faire la plus grande action du monde, ne doit pas s'estimer heureux ? Cependant je suis persuadé qu'il est plus malheureux qu'il ne le fut jamais. »

Après cela, il vint deux dames chez Clélie, et Valérie s'en étant allée, Herminius s'en alla un quart d'heure après et s'en alla chez Brutus qu'il trouva seul et qu'il trouva aussi mélancolique qu'il avait pensé qu'il l'était. Mais quoiqu'Herminius comprît bien que la douleur de Brutus était juste et légitime, il ne laissa pas de vouloir la combattre et d'employer cette amour de la patrie, qui avait toujours été si forte dans son cœur, pour s'opposer aux effets de l'amour qu'il avait eu et qu'il avait encore pour l'infortunée Lucrèce. « Car enfin, lui disait-il, vous avez une douleur que cent mille amants ont eue aussi bien que vous, mais vous avez une consolation que nul autre amant n'a jamais eue puisque jamais nul autre amant n'a vu que la mort de sa maîtresse ait servi à la liberté de sa patrie.

— Ha ! Herminius, s'écria-t-il, ce que vous pensez qui doit faire ma consolation, fait ma plus sensible douleur ! Peut-il y avoir rien de plus cruel que de voir que ce qui a fait le salut de Rome que j'ai tant souhaité, me va rendre éternellement malheureux ? Oui Herminius, ajouta-t-il, quand je vivrais plusieurs siècles au lieu d'un, je sais bien que je n'aurai jamais d'autre plaisir que celui de la vengeance et que j'aurai mille et mille déplaisirs qui renouvelleront tous les jours cette effroyable douleur que la mort de l'incomparable Lucrèce me cause.

— Mais ne savez-vous pas, répondit Herminius, que l'on croit que la vengeance est le plus grand de tous les plaisirs, et qu'ainsi ayant trouvé moyen de vous venger de Tarquin et de venger Lucrèce de la plus noble manière dont personne ne puisse jamais venger, vous avez un juste sujet de vous consoler ?

— Sa vengeance est douce je l'avoue, reprit Brutus, mais elle ne me donne point de plaisir tranquille et ne m'en peut jamais donner. Ceux qui ont reçu une injure, continua-t-il, et qui l'effacent en se vengeant pleinement de ceux de qui ils ont été outragés peuvent, en effet, goûter un plaisir tout pur. Mais hélas ! Je ne suis pas en cet état-là car toute ma vengeance ne me peut jamais redonner Lucrèce. Je chasse Tarquin de Rome, je contrains la fière Tullie d'en sortir, l'infâme Sextus n'ose se montrer, la vertu de ses frères ne le peut mettre en sûreté de la fureur du peuple, tous les Romains jouissent de la liberté et me respectent, comme la tenant de ma main, mais après tout, Lucrèce est morte ! J'ai mille fois plus de douleur de la voir dans le tombeau, que je n'ai de joie de ne voir plus le tyran sur le trône. Et ce qui achève de me rendre misérable, c'est de voir Collatin partager l'autorité avec moi. Oui, mon cher Herminius, il

m'est devenu si insupportable, que je ne le puis endurer qu'en me faisant une violence horrible. Car premièrement, il porte le nom des Tarquins qui met en horreur, il a été mon rival ; il a épousé Lucrèce et l'a rendue malheureuse par son peu de mérite ; il est cause par son imprudence de l'horrible accident qui lui est arrivé, et il est par conséquent, cause de sa mort. Mais ce qu'il y a d'étrange dans les sentiments que j'ai pour lui, c'est que ce même homme que j'ai autrefois trouvé si mauvais qui aimât Lucrèce, me fait un dépit horrible de ne la regretter pas assez. Car je suis assuré qu'il ne s'en faut guère que le consulat que la folie du peuple lui a fait obtenir, ne l'ait consolé de la perte de cette admirable personne.

— Vous êtes si ingénieux à vous tourmenter, reprit Herminius, qu'en voulant vous consoler on vous afflige. C'est pourquoi il vaut mieux ne vous parler jamais de votre douleur et vous parler de votre vengeance.

— Non, non, reprit Brutus, cet artifice serait inutile, car en quelque lieu que je sois, quoi que je dise et quoi que je fasse, j'ai toujours Lucrèce dans l'imagination et pour mon plus grand supplice, je la vois toujours s'enfoncer un poignard dans le sein et me regarder comme me demandant vengeance de sa mort. Oui Herminius, cette funeste image ne me quitte point et ne me quittera jamais. C'est pourquoi, ne craignez pas de renouveler ma douleur, puisqu'à tous les moments je la renouvelle moi-même. Elle m'est même chère et précieuse, et je serais un lâche et un perfide si j'en pouvais être consolé. »

Après cela, Herminius pour détourner adroitement la conversation, lui parla du malheur d'Aronce, raisonnant sur l'avantage que Tarquin pouvait tirer d'avoir ce prince entre ses mains. « Car enfin, disait-il, je ne doute nullement qu'il ne s'en serve pour obliger Porsenna à armer pour lui, la politique veut même que ce roi assiste Tarquin et quand cette liaison sera faite, l'honneur ne permettra pas à Aronce de n'être pas du parti du roi son père. De sorte que si cela arrive comme il y a beaucoup d'apparences, je le vois un des plus malheureux princes du monde car il se verra contraint de combattre pour ses rivaux en combattant pour Tarquin et pour Sextus. Il se verra forcé d'être d'un parti injuste, il se verra l'épée à la main contre ses plus chers amis, et ce qui est le plus étrange, contre le père de sa maîtresse.

— Il est vrai, répliqua Brutus, mais du moins aura-t-il aussi la consolation de se voir opposé à Horace et au Prince de Numidie.

— Quoi qu'il en soit, dit Herminius, ce grand prince est exposé à être bien misérable, c'est pourquoi pour l'intérêt de Rome, pour l'intérêt de Clélie, pour l'intérêt d'Aronce, et pour la vengeance de Lucrèce, il serait bon d'empêcher Porsenna d'armer pour les intérêts de Tarquin, puisqu'il n'y a que lui qui nous puisse être redoutable.

— En effet, ajouta Brutus, tous les États voisins ne sont pas assez puissants pour entreprendre de le protéger, joint qu'il n'est pas si aisé de persuader à de petites Républiques d'assister un roi renversé du trône, que d'inspirer ce dessein à un grand et puissant roi, qui par la conséquence de la chose a indirectement intérêt au rétablissement de Tarquin. Ce n'est pas qu'à parler véritablement, il puisse jamais y avoir de droit à protéger un tyran, mais comme vous le savez, la

politique change le nom des choses selon les divers intérêts de ceux qui agissent. Ainsi, il pourra être que Tarquin qui est traité à Rome comme un tyran, sera regardé à Clusium comme un roi légitime et malheureux que ses sujets rebelles ont chassé, de sorte que pour empêcher que cela n'arrive, je conçois bien que vous avez raison de penser qu'il serait à propos de négocier avec Porsenna, mais la difficulté est de savoir comment il s'y faut prendre.

— Il faut, à mon avis, répliqua Herminius, consulter la chose avec le Prince Artemidore et Zenocrate. Vous savez que la Princesse des Leontins est sœur du premier, qu'elle est auprès de la Reine Galerite mère d'Aronce, qu'elle a beaucoup de crédit dans cette cour-là. Si bien qu'il faudrait obliger Artemidore et Zenocrate, d'aller inconnus à Clusium pour faire entendre à cette princesse, le véritable intérêt d'Aronce afin qu'elle le serve comme il veut être servi.

— Mais, reprit Brutus, Aronce est entre les mains de Tarquin qui ne le rendra assurément point si Porsenna ne lui promet de l'assister.

— Mais si Porsenna n'assiste point Tarquin, reprit Herminius, bien loin d'être en état de ne lui rendre point Aronce, il ne saura lui-même que devenir.

— Ce que vous dites a de la raison, répondit Brutus, mais vous ne pensez pas encore que Porsenna qui ne veut pas qu'Aronce épouse Clélie, ne traitera pas avec Rome aujourd'hui que Clélius y est revenu, si ce n'est à condition que ce mariage ne se fera point ? Cependant vous savez bien qu'Aronce ne consentirait pas à ce traité.

— Je sais bien tout ce que vous dites, reprit Herminius, mais je sais encore mieux que de quelque façon que soit la chose, il est à propos d'avoir quelqu'un à la cour du roi de Clusium, quand ce ne serait que pour savoir ce qui s'y passe.

— J'en tombe d'accord, répondit Brutus. »

Et en effet, Herminius se chargea de proposer la chose à Artemidore et à Zenocrate. Cependant, Sulpicie arriva le lendemain qui eut une joie si grande de revoir Clélie, qu'elle en sentit moins le plaisir qu'elle eût de se revoir dans Rome, de n'y trouver plus Tarquin, de voir la sage Sivelia, Racilia, Hermilie, Collatine, Valerie, Cefonie, Plotine, Flavie, Salonine, et toutes les plus illustres Romaines qui furent la visiter en foule. D'autre côté, Clélie que Sivelia rendit alors à Sulpicie, eut une double joie en se revoyant auprès de sa vertueuse mère, car outre que la tendresse qu'elle avait pour elle était très grande, elle la regardait encore comme une personne qui aimait Aronce, et qui n'aimait pas Horace. Elle eut même la satisfaction de voir qu'encore que Clélius lui eut ordonné d'oublier le passé, et de bien recevoir cet illustre Romain, elle le reçut pourtant froidement, et que si elle prenait beaucoup de soin du Prince de Numidie, elle s'informait d'Aronce comme de l'homme du monde qu'elle estimait le plus. Clélie eut même ce jour-là une joie assez sensible car Aronce ayant trouvé moyen de suborner un de ceux qui avaient ordre de prendre garde à lui, l'obligea d'aller à Rome porter un billet à Herminius et un à Clélie. Ce soldat s'étant donc adressé à Herminius, suivant l'ordre qu'il en avait reçu, lui donna les deux billets dont il était chargé, et Herminius, sans différer davantage après avoir lu le sien, sur les porter tous deux à Clélie qui sans en faire un secret, les montra à Sulpicie. Celui d'Herminius était tel :

ARONCE À HERMINIUS

De grâce mon cher Herminius, plaignez mon malheur, et faites que tous nos illustres me le plaignent aussi bien que vous. Mais pour faire encore quelque chose de plus, obligez l'admirable Clélie à ne changer pas de sentiments pour un malheureux qui ne changera jamais pour elle, soit qu'il meure dans les fers ou sur le trône, car comme il n'est pas au pouvoir de la vertu de me rendre tout à fait heureux si la fortune ne le veut, il n'est pas aussi au pouvoir de la Fortune de me faire abandonner la vertu en abandonnant Clélie. Agissez donc pour moi comme j'agis pour vous, si vous étiez à ma place, et parlez enfin à l'admirable personne que j'adore comme vous voudriez que je parlasse à Valérie si votre malheur était égal au mien. Dites à Brutus que Tarquin entend trouver les moyens de faire la guerre et qu'il n'est rien que je ne fasse pour empêcher le Roi mon père, d'embrasser ses intérêts.

Après que Clélie eut lu ce billet qu'Herminius lui bailla ouvert, elle ouvrit le sien, où elle trouva ces paroles :

LE MALHEUREUX ARONCE À L'ADMIRABLE CLÉLIE

Il n'a pas tenu à moi Madame, que mon rival n'ait pas eu l'avantage de vous ramener à Rome, puisque je ne suis prisonnier de Tarquin que pour avoir voulu vous mettre en liberté. Ne me punissez donc pas de ce caprice de la Fortune et si vous vous souvenez de l'office qu'Horace vient de vous rendre souvenez-vous aussi que le malheureux Aronce voulut perdre la vie pour votre service. Mais sur toutes choses, n'oubliez jamais vos promesses si vous ne voulez que je meure désespéré.

La lecture de ce billet toucha sensiblement Sulpicie et son admirable fille, qui conclurent avec Herminius, qu'il fallait que Clélius le vît. Cependant, ils s'informèrent de l'état des blessures de cet illustre prince à ce soldat qu'il avait envoyé, qui leur dit que selon toutes les apparences elles n'avaient rien de dangereux. Ils surent par lui que dès qu'Aronce avait été à Tarquinie, on l'avait fait garder fort exactement. Ils apprirent encore que l'entrevue de Tarquin et de Tullie, s'était faite avec beaucoup d'aigreur, et que pourtant leur mauvaise fortune les avait rejoints. Il leur dit aussi qu'ils avaient envoyé à Ceres qui était assez proche d'eux pour tâcher d'engager le prince qui en était le maître à embrasser leur parti, et qu'on disait que Tarquin avait dessein d'aller à Veies, cette grande et puissante ville, dont le voisinage pourrait beaucoup incommoder Rome si elle se déclarait pour lui. Après avoir bien demandé à ce soldat tout ce qui pouvait satisfaire leur curiosité, Herminius fut le mener à Brutus afin qu'il sût l'état des choses. Mais afin qu'il ne se repentît pas d'avoir quitté le tyran, il lui fit un présent magnifique, et lui promit emploi s'il y avait guerre. Ensuite de quoi, Artemidore, Zenocrate, Amilcar, et Celere étant arrivés, Herminius qui suivant ce qui avait été résolu avait déjà parlé aux deux premiers, dit à Brutus, qu'ils s'offraient tous deux d'aller à Clusium, avec le dessein de ne se faire connaître pour ce qu'ils étaient qu'à la Princesse des Leontins, à cause du Prince de Leonte qu'ils ne voulaient pas irriter. De sorte qu'il fut résolu qu'ils

partiraient dans peu de jours. Quant à Celere, l'amitié qu'il avait pour Aronce lui fit prendre le dessein d'aller à Tarquinie afin de lui faite savoir plus aisément de ses nouvelles et de recevoir plus facilement aussi les ordres qu'il lui voudrait donner, ou pour la cour du Roi son père, ou pour Clélie. Pour Amilcar, l'intérêt de son maître étant que Rome ne fût jamais du parti de la Sicile s'il prenait envie à ce prince d'y entreprendre quelque chose, il se résolut d'attendre la fin du destin de cette grande ville, puisqu'il y pouvait être utile à son maître, à Aronce, à Clélie, à Brutus, et à Herminius et qu'il était agréable à Plotine pour qui il avait alors, tout ce qu'il avait accoutumé d'avoir pour celles qu'il nommait ses maîtresses. Cependant, Hermilie et Collatine qui avaient une même sorte d'affection, vinrent à s'aimer tendrement par cette égalité d'infortune, car si l'une avait de la douleur de l'éloignement du Prince de Pometie, l'autre en avait de l'absence de Titus. Si bien que mêlant souvent leurs plaintes et leurs larmes, elles s'enfermaient pour cela, n'étant pas alors permis de paraître triste à Rome. En effet, dès qu'on voyait quelqu'un à qui la joie ne brillait pas dans les yeux, le peuple s'imaginait que c'était quelque ami de Tarquin, et suivant l'injustice et l'insolence naturelle d'un peuple qui est nouvellement libre, il disait hardiment sur un si faible prétexte, qu'il fallait faire souffrir les supplices du monde les plus effroyables à ceux qui pouvaient être mélancoliques dans un temps où Rome venait d'être affranchie. De sorte qu'il n'était pas alors permis de s'affliger de sa mort de ses parents, ou de celle de ses amis, si l'on ne voulait s'exposer à être pris pour des créatures de Tarquin, c'est-à-dire s'exposer à être précipité de la roche Tarpéienne.

Brutus retenait pourtant autant qu'il pouvait la fureur du peuple mais de peur de ralentir la haine contre le tyran, il fallait, par politique, qu'il en souffrît du moins le murmure. Pour Collatin, quoiqu'il eût plus de sujets de haïr Sextus qu'aucun autre, il était pourtant vrai que dans le fond de son cœur, il ne souhaitait pas que la République s'affermît. Car enfin, il était d'une race dont il y avait eu deux rois, et comme chacun se flatte, il avait peut-être espéré d'être quelque jour élu. Ainsi, en diverses occasions, on voyait bien qu'il allait un peu mollement, principalement lorsque s'agissant de relier les choses de la religion, Brutus voulut qu'on créât un roi des sacrifices qui dépendit pourtant des souverains pontifes, afin de faire les cérémonies que les rois de Rome avaient accoutumé de faire en semblables occasions, ne voulant pas que les consuls s'attribuassent cet honneur, de peur que cela ne ressemblât trop à la royauté, et que cet objet n'en rafraîchît la mémoire à ceux qui étaient affectionnés à cette espèce de gouvernement. Comme cette affaire était une affaire importante et que Brutus jugea qu'il la fallait communiquer au peuple aussi bien qu'au sénat, elle y fut en effet, mise en délibération.

Ce qu'il y eut de rare fut que ce même peuple qui avait si universellement et si opiniâtrement voulu que Collatin fût consul, ayant remarqué qu'il était d'un sentiment opposé à Brutus, s'aigrit tout d'un coup contre lui et s'émut d'une telle forte qu'il se déclara aussi fortement pour lui ôter le consulat qu'il avait fait pour le lui faire obtenir. En effet, il s'éleva un murmure étrange contre lui parmi toute cette multitude. Les uns disaient qu'ils avaient eu tort, de n'avoir pas songé qu'il portait le nom de Tarquin lorsqu'il avait été fait consul, puisque cela

seul suffisait pour le faire bannir de Rome. Les autres ajoutaient qu'il paraissait bien qu'il était encore plus Tarquin de cœur que de nom, puisqu'il était d'un sentiment opposé à celui de Brutus qui était le véritable libérateur de Rome. Quelques-uns, qu'ils savaient qu'il avait eu des nouvelles de Tarquin, les autres, qu'il avait dessein de se faire roi lui-même et tous ensemble qu'il fallait de nécessité, non seulement qu'il se démit de l'autorité qu'il avait, mais qu'il sortit de Rome.

D'abord il voulut agir en consul et imposer silence à la multitude, mais il l'irrita en pensant l'apaiser. Ensuite, voyant qu'il n'était plus en pouvoir de faire reconnaître sa puissance, il voulut flatter le peuple mais son insolence en augmenta encore et se servant contre lui-même des soumissions qu'il lui faisait, quelques-uns dirent qu'il était aisé de voir qu'il était coupable, puisqu'à quelque prix que ce fut, il voulait garder autorité contre l'intention de ceux qui la lui avaient donnée. Brutus voyant un si grand tumulte et ne voulant pas, par grandeur d'âme, s'opposer directement à Collatin, quoique le bien public demandait que Valerius fût à sa place, et quoique la haine secrète qu'il avait pour lui le voulût, il prit un biais adroit pour arriver à sa fin. Après avoir excusé Collatin sur les accusations qu'on lui faisait, il dit qu'il n'était pas possible qu'il pût avoir le cœur attaché aux intérêts des Tarquin de qui il avait reçu un si grand outrage. « Mais après tout, ajouta-t-il avec une prudence qui lui réussit, si je suis assez malheureux pour être jamais soupçonné du peuple, je déclare que je ne garderai pas l'autorité un quart d'heure après, et j'offre même de m'en démettre présentement, si l'on juge que le bien public le requière. »

À peine Brutus eut-il dit cela, que le peuple le combla d'acclamations, ensuite de quoi il parut encore plus animé contre Collatin. Si bien que Lucretius qui avait plus de fermeté que son gendre, qui connaissait même qu'il n'était pas propre à remplir la place qu'il occupait, qui haïssait plus Tarquin que Collatin ne le haïssait, qui avait le cœur d'un véritable Romain, qui savait que Lucrèce n'avait point laissé d'enfants et qui aimait alors chèrement Brutus, se tourna vers son gendre et prenant la parole : « À quoi pensez-vous Collatin, lui dit-il, de ne prendre pas l'occasion que la Fortune vous présente, de faire une grande action en vous démettant volontairement du consulat, puisque vous n'êtes pas agréable au peuple ? Montrez, Collatin, montrez par cette démission volontaire, que vous quittez une autorité dont vous ne voulez pas mal user, puisque vous la quittez si facilement, et si vous m'en croyez, mettez-vous en état d'être un jour rappelé à Rome en vous en bannissant aujourd'hui de vous-même, car pour moi, je vous déclare que quoique vous ayez été mari de ma fille, je crois être plus obligé de prendre le parti de Rome, que le vôtre. Si bien que voyant le peuple aigri contre vous, et mal persuadé de vos bonnes intentions pour la liberté de votre patrie, je crois que l'honneur et la raison veulent que je vous conseille comme je fais. Aussi bien, ajouta-t-il en lui parlant bas, en vain voudriez-vous vous opiniâtrer à garder une autorité que vous n'avez déjà plus. »

Collatin se trouva alors fort embarrassé, mais à la fin, voyant tout le peuple contre lui, connaissant bien que Brutus ne faisait pas en sa faveur tout ce qu'il eût pu faire et voyant même Lucretius dans des sentiments opposés aux siens, il céda tout d'un coup et se démit de la puissance qu'on lui avait donnée, entre les

mains de Valerius, qui par l'adresse de Brutus et d'Herminius, fut élu tout d'une voix, sans que Lucretius qui y avait prétendu pût s'en offenser tant cette affaire fut menée avec adresse. Cependant, pour témoigner à Lucretius combien le conseil qu'il avait si généreusement donné à Collatin avait été agréable au peuple, on permit à Collatin de transporter tout son bien hors de Rome, et d'y laisser même Collatine, qu'il ne voulut point mener avec lui, parce qu'il savait ce que le peuple ne savait pas c'est à dire, l'attachement qu'elle avait avec Titus. De sorte que croyant que s'il la menait où il allait, ce prince irait peut-être l'y voir, et que cela le rendrait suspect à Rome où il prétendait bientôt être rappelé, il la laissa chez Racilia, car la mère de Collatine était morte il y avait déjà quelque temps. Ainsi, cette belle fille qui avait espéré que le malheur de son frère lui servirait à quelque chose, se vit encore plus malheureuse, quoique ce lui fût une consolation de demeurer avec Hermilie.

Cependant suivant cet ordre général du monde qui fait que dans le même temps que les uns s'affligent les autres se réjouissent, durant que Collatine pleurerait avec Hermilie, tous les véritables Romains se réjouissaient de voir l'illustre Brutus et le sage Valerius maîtres de toute l'autorité, car ils étaient tous deux habiles, tous deux courageux, tous deux ennemis déclarés du tyran, tous deux révéérés des Romains, et tous deux amis. Si bien qu'il n'y avait personne qui n'espérât de voir la liberté de Rome solidement établie, puisque deux hommes d'une si grande vertu soutenaient le poids des affaires.

En effet, cette grande ville se reposant sur la prudence de ces deux grands hommes comme les matelots d'un vaisseau sur la capacité d'un excellent pilote, le calme se rétablit partout, tous les particuliers demeurèrent en paix dans les familles, durant quelques jours toutes les fausses nouvelles cessèrent et tous les raisonnements politiques du peuple ne troublèrent plus la tranquillité de la ville. Ce n'est pas qu'on ne fût averti qu'il y avait une cabale de jeunes gens de qualité qui regrettaient la domination de Tarquin parce qu'ils avaient partagé les plaisirs de la vie déréglée du Prince Sextus, mais enfin, ils n'osaient faire éclater leurs sentiments et Rome était tout à fait paisible lorsque ceux qui gardaient les portes vinrent dirent aux consuls, en plein sénat, qu'il y avait des envoyés de la part de Tarquin qui demandaient à entrer.

D'abord le sentiment de Brutus, celui de Valerius, de l'illustre père de Clélie, de Lucretius, et de beaucoup d'autres, fut qu'il ne fallait rien écouter et qu'il était même à propos de ne laisser point entrer ces prétendus envoyés de Tarquin. Mais ils changèrent d'avis lorsqu'ils surent que ceux que le tyran envoyait étaient deux de ces prêtres qu'on nommait Fecialiens, dont il y en avait vingt à Rome, qui étaient destinés à déclarer la guerre, à porter des paroles de paix, à être spectateurs des combats quand il s'en faisait, et qui faisaient tantôt la fonction de hérauts et tantôt celle d'envoyés, ou de médiateurs. Ces gens-là étaient en si grande vénération parmi les Romains, que la superstition avait persuadé au peuple que si l'on n'entendait pas avec respect les propositions dont ils étaient chargés, on attirait sur soi la vengeance divine. De sorte qu'encore que Brutus et Valerius crussent que des gens qui avaient quitté Rome pour suivre le tyran et qui venaient de sa part, ne pouvaient être protégés des dieux, néanmoins, sachant que la multitude était persuadée qu'il fallait révéérer ces gens-là

quoiqu'ils pussent dire, ils pensèrent que la prudence voulait qu'ils ne donnassent pas de prétexte au peuple de mal espérer des affaires publiques, et qu'il valait mieux suivre l'usage ordinaire. Brutus ajouta même qu'il importait de faire voir à tous les États voisins, qu'ils n'agissaient pas par emportement et qu'ils pouvaient maintenir par la raison, la liberté qu'ils auraient recouvrée par la force, et qu'ainsi il fallait écouter les envoyés de Tarquin, dont apparemment les propositions seraient si injustes, qu'elles irriteraient encore le peuple quand il les saurait. Le sentiment de Brutus et celui de Valerius étant suivi, on envoya un homme d'autorité pour recevoir ces envoyés, afin de les amener au sénat, sans qu'ils pussent parler à personne en traversant la ville. Cependant, comme ces envoyés ou ces hérauts, avaient eu peur de la violence du peuple, ils n'avaient pas manqué de prendre toutes les choses qui pouvaient marquer leur condition et qui les pouvaient faire respecter. De sorte que suivant la coutume en pareilles occasions, ils avaient des couronnes de verveine sur la tête et deux dards à la main, dont il y en avait un à moitié brûlé, pour s'en servir selon ce qu'on répondrait à leurs propositions, car ils faisaient diverses cérémonies lorsqu'il s'agissait de déclarer la guerre. Cependant, ils s'aperçurent en cette rencontre, combien le respect de la religion est puissant sur l'esprit d'un peuple, dont les mœurs sont simples et vertueuses car malgré l'effroyable haine que les Romains avaient pour Tarquin, ces envoyés traversèrent Rome sans souffrir nulle insolence. Ils entendirent pourtant plusieurs murmures qui leurs firent aisément connaître qu'on ne les recevait pas favorablement, mais comme ils avaient divers desseins ils ne perdirent pas espérance de servir utilement celui qui les envoyait. Ils étaient habiles, ils avaient été instruits par Tarquin et par Tullie. Ils étaient Romains, ils avaient beaucoup de parents dans la ville, et diverses lettres de Tarquin pour beaucoup de jeunes gens de qualité. Ils en avaient même de Sextus pour de ses anciens amis, car ils l'avaient vu en un lieu où il était caché, jusqu'à ce qu'on vît quel train prendraient les affaires. De sorte que le sujet apparent de leur négociation n'était à proprement parler qu'un prétexte pour avoir lieu de tramer quelque chose dans Rome à l'avantage du tyran. Ils cachèrent pourtant soigneusement leur dessein et furent conduits au sénat à qui ils exposèrent en peu de mots le sujet de leur venue. D'abord les consuls et les sénateurs crurent que ces hérauts allaient demander qu'on redonnât la souveraine puissance à Tarquin, et qu'on le rappelât. Mais au lieu de cela, ils dirent seulement que Tarquin, pour montrer qu'il avait plus de modération que ceux qui l'avaient chassé de Rome, ne demandait sinon qu'on lui rendit tout ce qui lui appartenait et qu'on lui permit de le faire transporter au lieu où il était. Cette feinte modération surprit le sénat, et l'embarrassa beaucoup plus que si ces envoyés eussent redemandé la couronne pour le tyran qui les employait. Cependant, comme ce n'était pas une chose qu'on peut délibérer en leur présence, ils se retirèrent et pour faire mieux réussir le dessein caché qu'ils avaient, ils demandèrent qu'il leur fût permis d'aller où étaient ceux du même rang qu'ils tenaient et qui étaient demeurés à Rome, et comme on n'osa pas les en empêcher, ils y furent conduits. Brutus et Valerius ordonnèrent pourtant à celui qui les avait été prendre à la porte de la ville, de les observer adroitement et de demeurer avec eux. Après qu'ils se furent retirés et que la chose qu'ils avaient proposée fut mise en délibération, les avis des sénateurs furent étrangement parta-

gés, parce que de quelque côté qu'ils considérassent la chose, ils la voyaient fâcheuse. S'ils refusaient à Tarquin ce qui lui eût appartenu, quand même il n'eût jamais régné à Rome c'était faire une injustice qui lui donnait un juste sujet de guerre et s'ils lui accordaient ce qu'il demandait, c'était lui donner moyen de la leur faire. Si bien que la chose étant de nature à pouvoir être disputée, et le sénat étant encore si nouvellement rétabli, qu'il n'y avait nulle liaison entre ceux qui le composaient, il fut impossible à Brutus à Valerius, quelques habiles qu'ils fussent, de faire terminer cette affaire ni ce jour-là, ni le lendemain, ni le jour suivant. Cependant, ils n'osaient agir d'autorité absolue de peur que le peuple ne dise qu'ils n'avaient chassé le tyran que pour être tyrans eux-mêmes. De sorte qu'il fallut de nécessité, qu'ils cédassent au temps, et qu'ils attendirent qu'il plût à ceux qui faisaient la contestation, de céder à leur avis ou de se mettre en état de faire valoir le leur, en s'unissant contre ceux qui étaient opposés à leurs sentiments. Mais pendant que le sénat délibérait sans pouvoir rien résoudre, les envoyés de Tarquin agissaient adroitement sans qu'on s'en aperçût, car voyant qu'on ne leur avait pas répondu le premier jour, ils demandèrent permission de pouvoir solliciter ceux de qui dépendait l'affaire qui leur avait été commise si bien que, voulant garder l'ordre de la justice en tout, on le leur permit. Il est vrai qu'ils furent toujours accompagnés par celui qui les observait, mais ils ne laissèrent pas de faire une partie de ce qu'ils voulaient, car comme ils étaient deux, pendant que l'un parlait à quelqu'un, l'autre trouvait moyen d'entretenir ceux qu'il pensait pouvoir être capables d'entrer dans les sentiments qu'il leur voulait inspirer. Joint que ceux qui étaient affectionnés ou à Sextus, ou aux Princes ses frères, cherchaient d'eux-mêmes occasion de parler à des gens qui étaient dans leurs intérêts.

Entre ceux-là, deux jeunes Aquiliens, et deux autres de l'illustre famille des Vitelliens, s'abouchèrent avec un de ces envoyés et reçurent de lui des lettres de la part de Tarquin. Il leur donna même un paquet cacheté pour les deux fils de Brutus, sans leur dire qui le leur envoyait. Ensuite de quoi, étant convenus qu'ils iraient de nuit leur parler dans un jardin qui était à leur maison, ils se séparèrent. Et en effet, ces quatre jeunes Romains ne manquant pas à cette assignation secrète, un de ces envoyés de Tarquin commença de les exhorter à faire remonter ce prince sur le trône et à entreprendre de faire quelque conjuration dans la ville, pour l'y faire entrer de nuit avec les troupes qui lui étaient restées, leur promettant de grandes récompenses s'ils lui rendaient un si grand service. « Aussi bien, leur disait cet envoyé, que pouvez-vous attendre de favorable en changeant de gouvernement ? Vous voyez déjà qu'encore que les deux consuls soient les plus habiles gens du monde, ils ne peuvent venir à bout de faire résoudre une chose qui serait résolue en un instant, si elle dépendait d'un seul. Représentez donc bien à tous les jeunes gens de qualité qui sont vos amis, qu'il y va de toute leur gloire et de tout leur avantage de rétablir Tarquin à Rome quand même il serait tyran. Car enfin, la cour d'un prince a de la magnificence et de la grandeur ! Dites-leur que les plaisirs seront bannis de Rome si Tarquin en est toujours banni ! Faites-leur comprendre que les rois, quelques rigoureux qu'ils soient, pardonnent et récompensent quelquefois, mais que les lois font des inexorables qui punissent sévèrement, qui ne s'obligent de rien, et qui sont

toujours plus favorables aux pauvres qu'aux riches, au peuple qu'aux gens de qualité. Représentez leur bien quel dépit sera le leur, de se voir soumis à la multitude, et de dépendre bien souvent de ceux à qui naturellement ils devraient donner la loi. Dites-leur même que les rois étant électifs à Rome, il y a de la lâcheté à tous les nobles, d'ôter à leurs familles l'espérance d'une couronne ! Enfin, dites tout, et promettez tout ce que vous penserez qui peut faire réunir un si grand dessein. »

Ces jeunes Romains à qui ce discours s'adressait et qui d'eux-mêmes étaient assez portés à ce qu'on désirait deux, promirent à cet envoyé de Tarquin tout ce qu'il voulut, et comme cette conversation se faisait de nuit au clair de la Lune dans un jardin, ils eurent autant de temps qu'ils en voulurent pour raisonner sur leurs entreprises car cet envoyé avait gagné l'esclave qui avait soin de fermer les portes de cette maison, celui qui était destiné à l'observer dormait paisiblement pensant qu'il dormait lui-même, et Rome tout entière était ensevelie dans un profond sommeil durant qu'on délibérait d'une chose qui la pouvait remettre dans les fers. Cependant, cet envoyé de Tarquin ayant demandé à ces jeunes Romains ce qu'ils avaient fait du paquet qu'il leur avait donné pour les fils de Brutus, ils lui dirent qu'ils n'avaient encore pu les trouver mais que le lendemain, au matin, ils iraient les voir, et que le soir au même lieu, ils lui rendraient compte de la disposition où ils les auraient trouvés, et leurs autres amis aussi. Après quoi, ils s'en allèrent. En se retirant, celui qui était chargé du paquet qui s'adressait aux fils de Brutus, demanda aux autres ce qu'ils en pensaient. « Pour moi, dit un des trois qui se nommait Aquilius, je crois l'avoir deviné car je suis le plus trompé de tous les hommes si ce ne sont des lettres de ces deux belles filles qui ont été élevées auprès de Tullie dont il y en a une qui est une esclave de très bonne naissance, qui s'appelle Teraminte. Du moins sais-je bien que Titus et Tiberius, c'était ainsi que se nommaient les fils de Brutus, en sont fort amoureux. Ainsi, cela me fait croire que Tullie a dessein de se servir de cet artifice pour attirer Titus et Tiberius dans son parti.

— Mais, reprit un de ceux qui n'avait point encore parlé, d'où vient que cette amour n'a fait nul éclat dans le monde et que je n'en ai jamais entendu rien dire ?

— Cela vient, reprit-il, de ce que la guerre d'Ardée a empêché qu'on ne se soit amusé à parler de semblables nouvelles qui sont l'occupation des oisifs durant la paix.

— Mais croyez-vous, répliqua l'autre, qu'encore que Titus et Tiberius soient amoureux d'Ocrisie et de la jeune Teraminte, ils puissent se séparer des intérêts de Brutus ?

— Oui, reprit-il, car l'amour est plus fort que la nature ! Joint que je sais qu'il n'y a pas grande tendresse pour leur père dans le cœur de ces jeunes gens, car comme Brutus affectait cette grande stupidité, ils ont passé toute leur vie avec une honte étrange d'être ses fils.

— Oui, répliqua celui qui avait déjà parlé, mais aujourd'hui que Brutus est le plus glorieux de tous les hommes, et qu'il vient de faire une action admirable, Titus et Tiberius ont sans doute bien changé de sentiments.

— Je tombe d'accord, répondit Aquilius, qu'ils estiment aujourd'hui celui qu'ils méprisaient il y a peu de jours, mais s'ils sont bien amoureux, ils ne peuvent aimer un père qui en chassant le prince dont ils étaient fort aimés, exile aussi leurs maîtresses, outre qu'ayant été élevés avec beaucoup de liberté, il ne leur est guère agréable de se voir un père à qui il faut qu'ils commencent d'obéir.

— Quoiqu'il en soit, répliqua Aquilius, nous verrons demain ce qui en arrivera. »

Et en effet, dès qu'il fût jour, Aquilius qui était chargé de ce paquet fut trouver Titus et Tiberius. Pour les trois autres, ils furent chacun chercher ceux de leurs amis qu'ils crurent propres à entrer dans leurs sentiments. Cependant Aquilius ne fut pas plutôt seul avec Titus et Tiberius, qu'il leur donna le paquet qui s'adressait à eux. À peine l'eurent-ils ouvert, qu'ils y virent deux lettres dont ils reconnurent l'écriture car celle qui était pour Titus était de la belle Ocrisie qu'il aimait, et l'autre qui était pour Tiberius, était de la jeune esclave Teraminte, pour qui il avait une passion démesurée. De sorte que ces deux amants ayant une impatience étrange de voir ces lettres, les ouvrirent et les lurent chacun en particulier, quoiqu'ils sussent le secret l'un de l'autre, et quoique leur ami sût aussi l'amour qu'ils avaient dans l'âme. Après avoir lu ces deux lettres tout bas, ils les lurent tout haut à Aquilius, qui vit celle d'Ocrisie la première, qui était telle :

OCRISIE À TITUS

Votre destin est entre vos mains généreux Titus, et il ne tiendra qu'à vous d'être heureux. Vous m'avez dit cent fois qu'il n'était rien que vous ne fussiez capable de faire pour être aimé de moi, faites donc ce que vous pourrez pour faire que le roi soit maître de Rome si vous voulez régner dans mon cœur car si vous ne le faites, vous en serez banni pour n'y rentrer jamais.

Après que le jeune Aquilius eût entendu lire cette lettre, Tiberius lut celle qui était à lui, qui était conçue en ces termes :

TERAMINTE À TIBERIUS

Si la malheureuse Teraminte n'est pas hors de votre mémoire comme elle est hors de Rome vous vous souviendrez encore combien les chaînes qu'elle porte lui semblent pesantes. Cependant si vous le voulez, je ne les porterai plus car on m'a promis la liberté pourvu que vous soyez du parti du roi. Vous savez qu'en l'état où je suis, je ne puis disposer que de mon affection mais je vous la promets tout entière si vous faites ce que je veux et ce que vous devez, car quand Tarquin serait ce qu'il n'est pas, Brutus n'était pas si obligé de délivrer Rome, que vous l'êtes de me délivrer puisque je vous en donne les moyens. Faites donc que je ne sois plus esclave ou résolvez-vous à n'être plus le mien.

« Et bien, dit alors Aquilius à ces deux amants, que répondrez-vous à ces deux lettres, et quelle résolution prendrez-vous ?

— Pour moi, dit Titus, je me trouve bien embarrassé car j'aime Ocrisie plus que personne n'a jamais aimé mais j'aime aussi la gloire ! Et puis, ajouta-t-il, que puis-je faire pour Tarquin contre mon père et contre tous les Romains ?

— S'il ne s'agit, reprit Aquilius, que de donner de l'emploi à votre courage, vous verrez bientôt qu'il n'est pas si difficile que vous pensez, de remettre Rome sous le pouvoir d'un prince dont vous êtes parent si proche qu'il semble que la justice veuille que vous lui rendiez la couronne que Brutus lui a ôtée.

— Ô Dieux, s'écria Tiberius, en quel étrange embarras me trouvai-je aujourd'hui ! Car enfin je vous avoue ingénument que je suis ennemi des Républiques et que j'aimerais mieux obéir à un tyran que d'être l'esclave du peuple, et voir ma fortune dépendre du caprice de la multitude. Je connais que mon père vient de faire une grande action, et que c'est choquer la nature et la raison que de délibérer seulement si je dois ou ne dois pas être de son parti, puisque je suis son fils, mais aussi quelle loi peut souffrir qu'on ne délivre point une maîtresse quand on le peut, et quelle possibilité peut-il y avoir à refuser ce que me demande une personne à qui j'ai promis toutes choses ? Mais après tout, ajouta-t-il en parlant à Aquilius, quand je pourrais vaincre la répugnance que j'ai à choquer les lois de la nature pour suivre les mouvements que l'amour m'inspire, je le ferais inutilement car mon père est maître de Rome, Tarquin est haï, et la même cruauté qui l'a fait régner durant si longtemps, sera sans doute qu'il ne régnera jamais dans Rome parce que tous les Romains qui connaissent combien il est vindicatif, ne voudront jamais se fier à lui après ce qui s'est passé. C'est pourquoi, quand l'intérêt de mon père ne me retiendrait point, l'impossibilité de l'entreprise qu'on me propose me devrait retenir car il n'y a sans doute rien qui mérite plus de blâmes, que d'entreprendre une chose contre la raison, lorsqu'il n'y a nulle apparence qu'elle doive réussir.

— Pour moi, dit alors Titus, je ne crois presque rien d'impossible et je me dédis moi-même. En effet, le peuple est si changeant qu'on peut tout attendre de lui, comme on en peut tout craindre. N'a-t-on pas vu avec quel empressement il voulut que Collatin fût consul, et ne vient-on pas de voir avec quelle violence il l'a chassé de Rome ? C'est pourquoi s'il y avait une conjuration, je ne désespérerais pas de l'évènement d'un si grand dessein et je me résoudrais d'y avoir part, pourvu qu'on me répondît de la vie de mon père, car je vous avoue que je ne puis penser à perdre Ocrisie, sans me voir en état de perdre le jour.

— J'aime peut-être plus Teraminte que vous n'aimez Ocrisie, reprit Tiberius, mais comme je ne hais pas tant le nouveau gouvernement que vous, et que même je ne crois pas qu'il soit aisé de le changer, je ne vais pas aussi vite que vous allez.

— Quoiqu'il en soit, dit Aquilius, j'ai promis aux envoyés de Tarquin de vous obliger à les voir. »

Et en effet, ils avaient principalement prié Aquilius de faire en sorte qu'ils pussent parler à eux s'ils voyaient qu'il y eût de la sûreté à le faire. Et comme Aquilius ne craignait pas que ses amis révélassent une chose qui le perdrait si

elle était sue, il leur dit que pour lui, il était résolu de faire tout ce qu'il pourrait pour Tarquin, quoiqu'il ne l'aimât pas et qu'il romprait avec eux, s'ils ne voulaient du moins se trouver le lendemain au soir, dans le même jardin où ils avaient déjà parlé aux envoyés de ce prince. Ainsi les fils de Brutus sans savoir précisément ce qu'ils voulaient, ou ce qu'ils ne voulaient pas, et sans pouvoir connaître si l'amour devait céder à la nature et à l'honneur, ou si l'honneur et la nature devaient l'emporter sur l'amour, promirent à Aquilius d'aller où il voulait qu'ils allassent. Pendant que Brutus et Valerius pensaient à réunir les sentiments du sénat, que les envoyés de Tarquin faisaient des brigues, que les jeunes Aquiliens et leurs amis cherchaient les moyens de commencer une conjuration contre les libérateurs de Rome, et que tout le peuple Romain attendait avec impatience la délibération du sénat, Horace se reposant du soin des affaires publiques sur la sagesse de ceux qui avaient alors l'autorité, ne songeait qu'à profiter de l'absence et du malheur de son rival Herminius, et Mutius qu'à plaire à la charmante Valerie. Artemidore et Zenocrate, qu'à leurs affaires et à celles de leurs amis, le Prince de Numidie qu'à se plaindre de ne pouvoir mourir puisqu'il ne pouvait être aimé, Hermilie et Collatine, qu'à s'entretenir de leur commun malheur, Clélie qu'à s'affliger de l'infortune d'Aronce, et Amilcar qu'à se divertir de tout et qu'à divertir Plotine de toutes les choses qu'il pensait qui lui pourraient plaire.

Cependant, comme Sulpicie était de la première qualité et qu'elle s'était un peu désaccoutumée à Carthage et à Capoue de la trop grande sévérité de Rome, la conversation fut assez libre chez elle. Joint que dans tous les changements de gouvernement, on est quelques temps affranchi de l'exacte bienséance de son pays. Si bien que presque tout ce qu'il y avait de gens raisonnables à Rome de l'un et de l'autre sexe, étaient tous les jours chez Sulpicie. Clélie eût sans doute bien souhaité de pouvoir être plus libre afin de se plaindre de son malheur, mais ne pouvant pas faire sa volonté et étant aussi sage que belle, elle dissimulait une partie de son déplaisir, excepté quand Horace la regardait. Car alors par une tendresse tout à fait obligeante pour Aronce, elle trouvait quelque douceur à affliger Horace, en montrant sa mélancolie qu'elle savait qu'il ne pouvait manquer d'expliquer de la manière qu'elle le voulait. Mais quoiqu'elle fût sérieuse et triste, elle était pourtant civile et sociable. En effet, le jour même que les fils de Brutus avaient reçu ces deux lettres qui les embarrassaient si fort, Clélie ayant remarqué en voyant Mutius et Herminius ensemble qu'ils avaient une civilité assez froide l'un pour l'autre, demanda à Valerie ce qui pouvait obliger deux aussi honnêtes gens que ceux-là, à n'être pas bien. Valerie rougit à cette demande, de sorte que Clélie sans attendre sa réponse lui dit en abaissant la voix qu'elle ne lui demandait plus rien « Car enfin, ajouta-t-elle, je suis la plus trompée du monde, si je ne vois dans vos yeux la cause de leur querelle.

— En vérité, reprit Valerie en se remettant, il ne l'a faut chercher qu'en l'injustice de Mutius, qui croit qu'il lui serait honteux de changer un dessein qu'il a pris.

— Je suis si disposée à juger favorablement d'Herminius, répliqua Clélie, que je ne doute point que Mutius n'ait tort et que son rival n'ait raison. Mais après

tout, il ne serait pas impossible que deux rivaux se haïssent sans être injustes ni l'un ni l'autre. »

Pendant que ces deux filles parlaient ainsi, Herminius et Mutius qui ne s'étaient point trouvés ensemble ou du moins si près l'un de l'autre, depuis le jour que Tarquin fut chassé de Rome, se regardaient froidement et ne se mêlaient dans la conversation que lorsque quelque autre prenait la parole, car encore qu'ils fussent convenus de remettre leurs différends jusqu'à ce que la liberté de la patrie fût bien affermie, ils ne pouvaient se contraindre et l'on voyait bien qu'ils cherchaient à n'être pas d'un même sentiment. Mutius se trouva pourtant bien embarrassé car Amilcar et Plotine qui parlaient avec eux, et avec Cefonie se mirent sans y penser, à parler d'Aronce et d'Horace et à dire ensuite en général qu'il n'y avait rien de plus injuste, que la haine qui naissait entre deux rivaux, sans qu'ils en aient autre sujet que d'aimer la même personne. « Car enfin, disait agréablement Plotine, celui qui hait son rival parce qu'il aime sa maîtresse, doit donc aussi se préparer à être haï par la même raison.

— Ce que vous dites est plein d'esprit, reprit alors Herminius, mais je suis pourtant persuadé qu'il ne se trouve pas autant de rivaux injustes que vous pensez.

— Pour moi, dit Cefonie, je n'en ai jamais connu qui se soient aimés,

— Il y en peut sans doute avoir qui s'estiment, répliqua Mutius, et qui enragent même de s'estimer, mais il n'y en peut avoir qui ne se haïssent pas.

— Du moins reprit Amilcar, n'en ai-je jamais vu non plus que Cefonie qui se soient aimés.

— Ce qui fait que tous les rivaux sont si mal ensemble, répliqua Herminius, c'est qu'il n'est pas possible que deux hommes prétendent à une même chose, sans s'entreregarder comme des gens qui veulent se rendre malheureux l'un l'autre, joint que pour l'ordinaire il y en a toujours quelqu'un des deux qui est injuste.

— Pour moi, dit Plotine, je soutiens que c'est plus l'envie que l'amour qui fait naître la haine dans le cœur de tous les rivaux.

— Eh de grâce, s'écria Herminius, n'attribuez pas un sentiment si lâche à tous les amants !

— Tout de bon, dit-elle en riant, je pense que je n'ai pas tant de tort que vous le croyez, car enfin pourquoi ne voulez-vous pas que je croie que le même sentiment qui fait bien souvent que deux ambitieux se haïssent, que deux belles ne s'estiment pas, que deux braves se querellent aisément, que deux beaux esprits médisent l'un de l'autre, fait que deux rivaux ne peuvent s'endurer ?

— Pour moi je n'y puis consentir, répliqua Herminius, parce que je ne puis croire que l'amour puisse faire naître l'envie, mais ce qu'il y a de vrai, c'est que rarement peut-il y avoir deux rivaux sans qu'il y en ait un qui donne quelque sujet de plainte à l'autre. De sorte que comme il n'est pas naturel d'endurer d'un rival, on vient aisément à le regarder comme son ennemi.

— Ha, pour cela, dit Amilcar, il n'y a rien au monde qu'on fasse si aisément ! Mais ce qu'il y a de bizarre, c'est qu'encore que l'amour qui a fait naître cette haine finisse, il arrive bien souvent que cette haine ne finit pas, et qu'encore

que deux rivaux conviennent qu'ils ne sont plus amoureux, ils sont pourtant toujours ennemis.

— J'ai toutefois vu des rivaux bien réconciliés, reprit Cefonie,

— Cela n'arrive guère, reprit froidement Mutius, si ce n'est qu'ils viennent à mépriser la personne qu'ils ont aimée.

— En effet, dit alors Herminius quoiqu'il n'eût pas eu dessein de se mêler aux discours de son rival, le mépris réunit quelquefois ce que l'amour avait divisé, mais quand on aime une personne qu'on ne peut jamais cesser d'estimer, il est sans doute difficile de cesser de se haïr. »

Mutius allait répondre, et répondre peut-être aigrement, lorsque Clélius revint du sénat, qui fit changer la conversation. Cependant, comme Amilcar appréhendait que Mutius et Herminius ne se querellassent au sortir de là, quand la compagnie se sépara, il fut avec Mutius comme avec le plus mutin, principalement parce qu'il était le plus malheureux. Et comme il était adroit, hardi, et agréable tout ensemble, il se mit à lui parler ouvertement de la passion qu'il avait pour Valerie, et à lui dire qu'il avait tort de ne vivre pas mieux avec Herminius, même pour l'intérêt de son amour. « Car enfin, lui dit-il, quand une femme a de la prudence et de la vertu, elle n'aime point qu'on fasse une querelle à sa considération. Au contraire, elle sait bon gré à un amant qui par le respect qu'il lui porte, dissimule quelque petite injure en sa présence.

— Vous avez la réputation d'aimer si peu fortement, reprit Mutius, que je crois que vous pouvez quelquefois être le confident de vos rivaux ! Mais pour moi qui aime jusqu'à la fureur, je ne puis être ami de pas un des miens. Ce n'est pas, ajouta-t-il, que par la raison que vous dites je ne sois résolu de souffrir la vue d'Herminius durant quelque temps. »

Après cela, Amilcar entrant tantôt dans ses sentiments, et tantôt les contrariant, devint presque son confident, quoiqu'il fût ami très particulier d'Herminius. D'autre part, Clélie et Valerie qui s'étaient entretenues ensemble durant que la conversation avait été générale, s'étaient dit mille choses obligeantes, mais comme la confiance est la véritable marque d'une solide amitié, elles se demandèrent l'une à l'autre le récit de leurs aventures. « Les vôtres sont si extraordinaires et si illustres, disait Valerie à Clélie qui lui demandait à savoir les siennes, que c'est une curiosité raisonnable que de les vouloir savoir. Mais pour moi ce qui m'est arrivé, n'a rien qui puisse raisonnablement vous divertir, car enfin je ne pense pas que vous eussiez nul plaisir à savoir que j'ai été assez injuste pour vous haïr sans vous connaître.

— Quoi ? reprit Clélie, il peut être vrai que vous ayez eu de la haine pour moi ?

— Oui Madame, reprit-elle, j'en ai eu, et quand il n'y aurait nulle autre raison qui dût m'obliger à ne vous dire pas ce qui m'est arrivé, je devrais ne vous apprendre pas le détail de mon injustice.

— Au contraire, reprit Clélie, quand il n'y aurait que cette seule circonstance qui me pût donner de la curiosité pour vos aventures, il faudrait que je vous conjurasse de me dire tout ce que je veux savoir. Mais encore, ajouta-t-elle, qui vous a obligée à cesser de me haïr ?

— Aronce, reprit Valerie,

— Tout ce que vous me dites m’embarrasse si fort, répliqua Clélie, qu’il faut absolument que vous cessiez de me parler si obscurément.

— De grâce Madame, reprit Valerie, ne m’ordonnez pas de vous dire moi-même ce que vous voulez savoir, et contentez-vous que je permette à Herminius de vous l’apprendre, car il sait ma vie comme la sienne, et il sait mieux la sienne que je ne la sais. »

En effet, la chose fut résolue ainsi, mais elle ne fut pas exécutée de même car il se trouva qu’Amilcar après avoir quitté Mutius, était allé trouver Herminius, qu’il avait obligé de lui dire toutes ses aventures, dont il savait déjà une grande partie. Si bien que lorsque Clélie dit, le lendemain, à Herminius ce qui avait été résolu entre Valerie et elle, il la pria de trouver bon que ce fût Amilcar qui lui racontât sa vie. « Aussi bien, Madame, ajouta-t-il, y aurait-il trop de hardiesse à vous dire que j’ai autrefois fait tout ce que j’ai pu pour faire que l’estime, l’admiration, et la tendresse que j’ai pour vous fissent naître l’amour dans mon cœur, et ce qu’il y a de bizarre, c’est que je ne voulais pas vous aimer pour être aimé, ni pour être heureux mais seulement pour n’aimer plus Valerie et pour être moins misérable.

— Ce que vous me dites m’embarrasse si fort, reprit Clélie, que je pense que vous ne parlez ainsi que pour augmenter ma curiosité. Cependant je consens que ce soit Amilcar qui la satisfasse,

— Je le veux bien, dit cet agréable Africain qui était alors avec Herminius, mais ce sera à condition que Plotine et Cefonie seront présentes au récit que je ferai car je ne puis me résoudre de priver ces deux aimables personnes d’un si grand plaisir, aussi bien leur dirais-je une autre fois ce que je dois dire. »

Amilcar dit cela si plaisamment, qu’Herminius consentit sans peine à ce qu’il voulait pourvu que Valerie y consentît, si bien qu’Amilcar s’étant chargé de la chose et étant convenus de l’heure où Cefonie et Plotine se trouveraient seules dans la chambre de Clélie, il s’y rendit et après avoir protesté qu’il n’avait pas oublié une seule parole de tout ce qu’il avait su par Herminius, par Mutius, et par une femme de Rome qui avait eu beaucoup de part à cette aventure, il commença de parler en ces termes en s’adressant à Clélie :

HISTOIRE D’HERMINIUS ET DE VALERIE

Si je ne devais parler d’Herminius qu’à vous seule Madame, je devrais sans doute me contenter de vous dire ses aventures sans parler des avantages de son esprit, mais comme Cefonie et Plotine ne le connaissent que depuis peu de jours et qu’Herminius n’est pas de ces gens qui montrent toutes leurs richesses dès le premier moment qu’on les voit, il faut que vous me permettiez de leur dire en deux mots que cet homme illustre qui parle quelquefois fort peu, parle pourtant très agréablement quand il le veut, et qu’il parle même avec autant de force et d’autorité quand l’occasion s’en présente, qu’il parle galamment et flat-

teusement en d'autres rencontres. Pour le cœur, il l'a grand, noble, tendre et généreux. Il a de la probité et de la bonté, il est naturellement libéral et juste, et pour tout dire en peu de paroles, Herminius a toutes les vertus et ne connaît pas un vice. On lui reproche quelquefois d'être opiniâtre et un peu colère, mais en mon particulier je ne lui ai guère vu donner de marques d'opiniâtreté, qu'on ne pût raisonnablement appeler fermeté. Ainsi on peut dire qu'il est opiniâtre de bonne foi, puisqu'il ne l'est que lorsqu'il croit avoir raison. Pour la colère il est certain que s'il ne se contraignait il paraîtrait quelquefois un peu trop sensible, mais pour son esprit, de quoi n'est-il pas capable ! En effet, il n'est rien qu'Herminius ne fasse admirablement. Il écrit en prose et en vers également bien, il fait des ouvrages savants et sérieux qui ont toute la magnificence nécessaire aux sujets qu'il traite, il en fait d'autres de raillerie et d'enjouement qui ont toute la galanterie, toute la justesse, et toute la naïveté imaginable. Il en fait aussi d'amour qui ont un caractère si passionné, qu'on connaît aisément qu'il est très sensible à la passion dont il parle, et ce qu'il y a de merveilleux, c'est qu'il ne marche point sur les pas des autres. Au contraire il se fait un chemin à part sans s'égarer comme font d'ordinaire ceux qui veulent chercher des sentiers détournés car comme il a autant de jugement que d'esprit, toutes ses inventions sont également galantes et judicieuses et il est capable de tant de choses différentes, que je lui ai vu faire en un même jour des harangues, des lettres d'affaires, des billets galants, des chansons, des vers héroïques et des vers d'amour, avec une telle facilité que quand la fantaisie lui en prend, il fait à l'improviste des vers aussi jolis et aussi justes que ceux qui en font le mieux en pourraient faire en y pensant avec beaucoup de loisir. Il les fait même dans le tumulte d'une grande compagnie, il les fait comme s'il n'y songeait pas et s'il m'est permis de me louer en le louant, je vous dirai sans mensonge qu'un jour, lui et moi nous répondîmes si longtemps en vers chez des dames de Capoue que tous ceux qui nous entendirent en furent si épouvantés, qu'ils crurent presque que cela ne se pouvait faire sans enchantement. On trouve sans doute quelquefois des gens qui ont une grande élévation d'esprit et qui ont du sens, et de l'imagination, mais il y a de si grandes inégalités dans ce qu'ils écrivent, qu'après avoir dit une chose surprenante et ingénieuse ils en disent de basses, de grossières, et de communes, et les disent même avec une négligence de style qui rebute et qui dégoûte ceux qui ont l'esprit un peu critique et un peu délicat. Mais on ne trouve guère de gens qui aient l'avantage qu'a Herminius de ne dire jamais rien que de raisonnable même aux endroits où son esprit brille moins qu'ailleurs, et d'écrire avec une certaine politesse qui n'ayant rien que de juste a pourtant un caractère naturel galant et facile, qui met un charme secret à tous les ouvrages, que tout le monde n'est pas capable de connaître. Au reste, Herminius n'est pas comme ces gens qui ont du savoir et de l'esprit, et qui n'ont point l'humeur commode et agréable, car tout sage, tout savant, et tout sérieux qu'il paraît quand l'occasion s'en présente, il est enjoué et dit cent choses divertissantes. Il n'est pourtant pas fort sensible à la plupart des plaisirs car il n'est vivement touché, ni de la chasse, ni du feu, ni de la musique, ni de la peinture, ni de la délicatesse des festins, ni enfin de tout ce que nous aimons le plus. Cependant, par un esprit d'équité et de complaisance, il ne s'oppose jamais à pas un de ces plaisirs, et il fait ce qu'il peut pour persuader au monde qu'il en est aussi touché qu'un autre.

De sorte qu'il agit comme s'il prenait un fort grand plaisir à toutes les bagatelles, que la joie inspire aux gens qui ont naturellement l'esprit divertissant. Il s'amuse aux petites choses, comme s'il n'en savait point faire de grandes, il s'accommode quelquefois avec les gens de médiocre esprit comme s'il n'en avait que médiocrement et ne rompt jamais de partie divertissante. Avec cela, cet homme qui est si propre à rendre la société agréable quand il le veut, est un des hommes du monde le plus capable de vivre sans chagrin dans la solitude, et de se passer de tout le reste de la Terre. Il est vrai qu'il aime l'étude avec tant d'ardeur, que la conversation des morts le console aisément de la perte de celle des vivants, et si la généreuse Sivelia ne lui eut donné d'autres sentiments, et pour l'intérêt de sa patrie, et pour celui de sa maison, il se serait enseveli dans les lettres. Et je ne doute même pas que s'il perdait Valerie et Sivelia, il ne renoncât tout à fait au commerce du monde. Cette violente passion qu'il a pour l'étude, ne lui fait pourtant pas perdre un moment pour l'action parce que par une raison de devoir, il préfère toujours une affaire à un plaisir. Cependant, quelque insensible qu'il paraisse, il a pourtant le cœur très sensible à la gloire, à l'amitié, et même à l'amour. Mais il a ces deux derniers sentiments-là dans l'âme d'une façon particulière, car lorsqu'il n'est qu'ami, il ne s'en faut guère qu'il ne semble être amant, et lorsqu'il est amant, il y a des occasions où l'on aurait sujet de croire qu'il n'aurait que de l'amitié. Cela ne vient pourtant pas de la tiédeur de son affection, mais de la générosité de son âme qui fait qu'il est trop peu intéressé dans sa passion. Par exemple, s'il avait une maîtresse qu'un roi voulût épouser, il se résoudrait à sacrifier son amour, sa joie, et même sa vie pour la voir sur le trône, quand même il la devrait perdre de vue pour toujours un moment après, car comme il aime encore plus la vertu que sa maîtresse et qu'il croit qu'un intérêt de plaisir en amour, n'est guère plus beau qu'un intérêt mercenaire en amitié, il songe seulement à faire ce que la générosité veut, sans considérer qu'on ne doit jamais rien vouloir qui détruise l'amour qu'on a dans l'âme. Mais soit qu'il agisse comme amant ou comme ami, il est également libéral et généreux et il n'y a assurément que les choses impossibles qu'il ne fasse pas pour les personnes qu'il aime. Il prend part à tous leurs malheurs, il devient ennemi de tous leurs ennemis, il soutient leur gloire plus que la sienne propre, il est bien plus sensible aux injures qu'ils reçoivent qu'il ne le serait à celles qu'on lui pourrait faire, et la générosité lui est si naturelle qu'elle paraît en toutes ses actions. Il assiste ses amis malheureux quand il le peut et quand ils le veulent. Il est en général le plus officieux de tous les hommes. Il abandonne souvent ses propres affaires pour celles d'autrui et il fait enfin plusieurs petites libéralités galantes dont beaucoup de galants plus puissants que lui ne s'avisent pas. En effet, je sais qu'il a des amies qui songent très exactement à s'empêcher de louer les choses qui sont en sa disposition, de peur qu'il ne les leur donne. Il est vrai qu'il sait mieux l'art de donner de bonne grâce que qui que ce soit, et si la fortune avait fait pour lui ce qu'elle a fait pour beaucoup d'autres, il n'y aurait point d'honnêtes gens misérables qui fussent de sa connaissance. Au reste, du côté du savoir il est certain qu'Herminius a l'esprit fort universel, et qu'il a un discernement fort juste lorsqu'il s'agit de choisir les beaux endroits d'Hésiode, d'Homère et de Sapho, ou d'examiner tout ce que les sept Sages de Grèce ont dit de meilleur. Il est vrai qu'il ne se soucie pas tant des spéculations heureuses que

Thales Milesien a faites sur le cours des astres, que de cette partie de la philosophie qui apprend à régler les mœurs. Enfin, Herminius est un homme qui est capable de faire bien tout ce qu'il entreprendra et qui ne peut jamais rien entreprendre mal à propos. En effet, s'il a quelquefois entrepris de parler en public sans y être préparé il l'a fait avec tant de justesse, qu'on l'eût pu soupçonner d'imposture si l'on n'eût pas été assuré qu'il n'avait pu prévoir l'occasion qui l'avait obligé à parler. Au reste, Herminius a encore une qualité qui sert merveilleusement à parer l'esprit de ceux qui s'en savent servir à propos, car il a une mémoire si admirable, qu'on lui a vu quelquefois retenir par cœur, non seulement des vers en assez grand nombre pour les avoir lus une fois ou deux seulement, mais même des lettres entières en prose quand il a voulu faire effort. Il n'est pourtant pas comme ceux qui apprennent tout et oublient de même, car il retient bien tout ce qu'il apprend. Ainsi, ceux qui ont cru que la mémoire, l'esprit, et le jugement, veulent des tempéraments opposés, se trouveraient assez empêchés à lui en donner un, car avec cette partie-là, il ne pêche en pas une des deux autres. Cependant, quoiqu'il ait tant de vertus, il ne se soucie pas de les montrer et il faut le forcer quelquefois à ne le cacher pas à certaines gens, avec qui il n'est pas encore en familiarité. Il aime pourtant la gloire mais il trouve si peu de personnes au monde dignes de la distribuer, qu'il ne s'empresse pas à obtenir les louanges de la multitude. Herminius a, de plus, un discernement aussi juste pour les gens que pour les ouvrages. Ce n'est pas qu'il ne soit quelquefois capable de faire grâce à quelques personnes parce que la douceur qu'on a pour lui peut le préoccuper durant quelque temps. Mais s'il est trop indulgent en quelques rencontres aux personnes médiocres, il n'est du moins jamais injuste à celles qui ont un mérite extraordinaire, quand même il ne les aimerait pas. Herminius est encore si reconnaissant des moindres offices, qu'il les rend toujours avec usure et ce qu'il y a de plus rare, c'est que cet homme qui est capable de tout, qui ferait l'histoire du Monde aussi bien qu'il fait une chanson et qui ne trouve point de bornes à l'étendue de son esprit, a de la modestie au-delà de tout ce qu'on en peut penser. Il a même encore une qualité fort rare, c'est qu'il est le plus secret de tous les hommes, comme le plus équitable. Mais ce que j'estime encore fort en Herminius, c'est qu'il est incapable d'envie et de médisance, qu'il excuse volontiers, et qu'il n'est sévère qu'à lui-même. Ce qui convient principalement à mon humeur, c'est qu'il est plus propre à bien user de la bonne fortune, qu'à supporter la mauvaise, parce qu'il est beaucoup plus sensible à la douleur qu'à la joie. En effet, il se fait quelquefois les plus bizarres chagrins du monde car il s'imagine, injustement, qu'il n'a pas bien fait tout ce qu'il devait faire en certaines occasions et qu'il n'est pas assez honnête homme. Il s'en inquiète et s'en fâche, et cache pourtant souvent ces injustes sentiments-là à ses plus chers amis.

Pour les dames, il a un respect particulier pour elles et lorsqu'il s'agit de l'obliger à écrire quelque galanterie, une femme qu'il ne connaîtra guère le lui persuadera plutôt qu'un de ses meilleurs amis. Mais après tout, ce que j'admire le plus en Herminius, c'est qu'il a naturellement l'esprit si grand, que quand il n'aurait rien lu, il serait capable par ses propres lumières de penser ce que les autres ont pensé avant lui. J'aurais encore cent choses à vous dire de cet illustre Romain,

mais il vaut mieux achever de vous le faire connaître par son histoire, que de vous le faire connaître par un portrait que je ne pourrais qu'ébaucher. Pour Valerie, quoique Cefonie et Plotine ne la connaissent pas plus qu'Herminius je ne m'arrêterai pas tant à la dépeindre car pour vous Madame, j'ai remarqué que vous l'aimez déjà tant, que je ne doute pas que vous ne la connaissiez parfaitement. Mais pour moi, je vous avoue que je n'ai guère vu de plus aimable personne que Valerie. Elle n'est sans doute que de médiocre taille, mais elle est si bien faite, qu'elle ne doit point envier celles qui font plus grandes qu'elle. Ses yeux ne sont pas non plus de ces grands yeux qui semblent vouloir regarder de trois ou quatre côtés à la fois, tant ils sont ouverts, mais ce sont de ces yeux qui ont de l'esprit et de l'amour, et qui n'ont point de ces regards muets qui ne savent ni émouvoir, ni conquérir les cœurs de ceux à qui ils s'adressent. Valerie a même le teint un peu pâle, mais cette légère pâleur lui donne je ne sais quel air languissant et modeste, qui lui sied bien, et Valerie enfin, dont la personne à mille charmes que je ne vous dis pas parce que vous les connaissez tous, à l'âme si belle, le cœur si tendre, l'esprit si aimable et si galant, qu'elle est effectivement digne d'être maîtresse d'Herminius. Au reste Madame, ne vous étonnez pas de voir que cette histoire que je vais vous raconter est aussi galante que si elle était arrivée à Capoue ou à Carthage, car ceux entre qui elle s'est passée, ont naturellement l'esprit si bien tourné, que quand ils seraient nés dans une île déserte, ils auraient inventé la galanterie. Joint que Publius Valerius père de Valerie, a toujours donné une si honnête liberté chez lui aux gens de mérite, qu'il ne faut pas trouver étrange si la sévérité romaine ne se trouvera pas avec excès dans les choses que j'ai à vous raconter. Après cela, je ne m'amuserai point à vous dire qu'Herminius est d'une race illustre, que son père mourut exilé, que la vertueuse et généreuse Sivelia sa mère, est une femme admirable mais je vous dirai seulement qu'à son retour à Rome, elle songea principalement à faire en sorte qu'Herminius vît les plus honnêtes gens qui y fussent. Si bien que comme la maison de Valerius était celle de toute la ville où l'on voyait le plus de gens d'esprit, elle pria Valerius de souffrir qu'Herminius allât chez lui le plus souvent qu'il pourrait. Valerius avait été ami du père d'Herminius et il estimait fort la vertu de sa généreuse mère, c'est pourquoi il fut bien aise de le voir souvent dans sa maison et commanda même à Domitia sa femme, et à Valerie, de le recevoir favorablement.

Herminius profita si bien de cette liberté, qu'il se fit estimer de toutes ces illustres personnes. Comme il est doux, civil, complaisant, libéral et ingénieux, il faisait le plus grand divertissement de cette galante cabale où était Collatine, une femme nommée Flavie qui a de la beauté et de l'esprit, et une autre appelée Salonine, qui est belle et qui a plusieurs aimables qualités, quoique d'ailleurs elle ait quelques sentiments injustes. Cependant, Herminius était toujours tout prêt à tout ce qu'on voulait de lui, soit pour faire quelque innocente malice à quelqu'un de la troupe, soit pour écrire des billets galants, soit pour faire cent agréables présents qu'il faisait de la plus galante manière du monde. Il paraissait pourtant également civil et libéral pour toutes les dames de cette compagnie et ne s'apercevait pas lui-même qu'il avait pour Valerie d'autres sentiments que ceux que l'estime et l'admiration ont accoutumé de faire naître dans le cœur

Table des matières

Troisième partie.....	7
-----------------------	---

- Imprimé sur les presses des Éditions l'Escalier -
Couverture : vergé blanc naturel 220g.
Pages intérieures : Bouffant Olin Bulk 80g.
Police Goudy Old Style dans ses trois fontes principales.
Impression numérique laser pour les pages intérieures
et jet d'encre pour la couverture.
Reliure dos carré collé.
Dépôt légal : novembre 2023



Madeleine de Scudéry
(1607 - 1701)

Aronce était sans doute le plus malheureux de tous les hommes, d'être prisonnier d'un prince que la Fortune avait abandonné, d'un prince qui était son rival. Mais il se trouvait encore plus malheureux par la cruelle pensée qu'Horace menait Clélie à Rome. Ce n'est pas qu'il ne fût bien aise qu'elle ne fût plus sous la puissance de la cruelle Tullie, ni sous la tyrannie de Tarquin mais c'est qu'il n'y avait rien de si rigoureux pour lui que de penser qu'Horace redonnait la liberté à Clélie. Il est vrai que s'il eût su ce qui se passait dans le cœur de cette belle personne, il eût été consolé, car encore que mille raisons dussent lui donner de la joie d'aller à Rome, il y avait pourtant des instants où elle avait un extrême chagrin de voir que c'était Horace qui l'y conduisait. Elle appréhendait même qu'Aronce et lui n'en vinssent aux dernières extrémités, quoiqu'Horace fût infiniment obligé à Aronce, et lorsqu'elle s'imaginait qu'elle allait revoir en un même lieu Aronce, Horace et le Prince de Numidie, elle appréhendait encore mille malheurs car elle ne comprenait pas, après avoir vu combattre si vaillamment son cher Aronce dans la cour du palais de Tullie, qu'il pût être hors de Rome.



Éditions l'Escalier
Saint-Didier - Vaucluse - France
www.editions-lescalier.com



Couverture :
Réunion d'amis (détail) - Eustache Lesueur (1640)